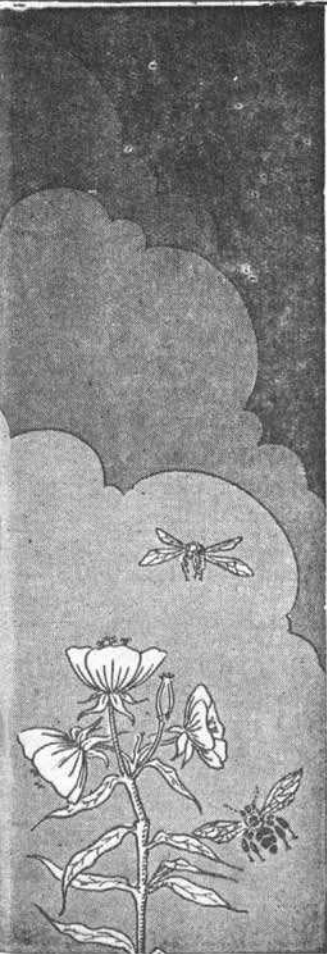


L'ABEILLE

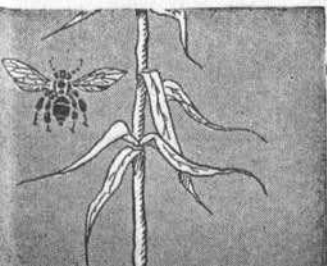
Revue mensuelle de la Jeunesse

LES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE, LAPRAIRIE, P. O.



JANVIER 1945

Vol. XX, No 5



La Sainte Famille à Nazareth

Joseph revient de son travail.



Bonjour, Bon An, Dieu soit céans!

C'est par ce salut traditionnel et si chrétien que L'ABEILLE vous salue, cher Lecteur ou Lectrice, au début de la nouvelle année 1945.

Dieu soit céans! Qu'il soit toujours dans votre âme par sa grâce, cette grâce que vous avez reçue le jour de votre baptême, que vous retrouvez au sacrement de Pénitence et que vous pouvez accroître chaque fois que vous recevez Jésus dans la communion.

Dieu soit céans dans votre vie. Vous êtes chrétien et vous devez vivre comme tel. Or un chrétien est un autre Christ et vous devez lui ressembler par ses vertus : sa grande pureté, sa parfaite obéissance, son immense charité. Par votre conduite vous devez être une lumière qui guide les camarades dans le bon chemin et leur fait aimer Jésus.

Dieu soit céans, dans votre famille aussi. Car vous désirez, comme moi, que l'année nouvelle soit heureuse pour vos chers parents. Elle le sera si Dieu tient la première place à la maison, c'est-à-dire si le Crucifix y occupe toujours la place d'honneur, si les lois divines y sont fidèlement observées, et si un amour généreux y unit tous les membres de la famille.

Dieu soit céans, dans la société. Dieu est le maître de l'univers. Quand les hommes se soumettront à lui comme à leur Roi; quand tous se regarderont comme des frères, ce sera la fin des guerres et des haines de classes; l'amour et le bonheur régneront partout. Alors les jours s'écouleront paisibles et l'année sera bonne.

Oui, que *DIEU soit céans partout*, et l'année 1945 sera bonne et heureuse.

Fr. ARATOR-JOSEPH,
Directeur de "l'Abeille"

• SOMMAIRE •

Allons jusqu'à Bethléem	131	Concours de janvier	148
Les trois rois	132	Histoire de ma vocation	149
Nos amis les Saints	135	J'ai gaspillé sa vocation	150
La semaine de la Famille	136	Claude l'orphelin	152
Le lis de Marie	139	Repentir	154
Le chevrier de Lorraine	140	Le courrier de l'Abeille	156
Page féminine	142	Armand La Vergne	157
Ce que les enfants pensent... ..	143	Le Canadien Français lit-il ?	158
La Terre conquérante	144	Mots croisés	159
La Pologne héroïque	146		

★ Allons jusqu'à Bethléem ★

Quelle ne fut pas la surprise, la frayeur de ces bergers des environs de Bethléem quand, au milieu de la nuit de Noël, ils furent réveillés par une lumière éblouissante !

Mais bientôt un ange leur apparaît et les rassure : "Ne craignez point, car je vous annonce une grande joie : Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ. Vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche".

Et voici que pour confirmer cette bonne nouvelle, une troupe de l'armée céleste se joint à lui pour chanter : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté".

Les bergers sont tellement surpris par cette étrange apparition et cette nouvelle si extraordinaire, qu'ils ont peine à y croire. Quelques-uns hésitent, se méfient, craignant d'être victimes d'une illusion.

Cependant les plus fervents croient aux paroles de l'ange et se décident à se rendre jusqu'à Bethléem. A force d'instances, ils finissent par décider leurs compagnons à

les suivre. Malgré les ténèbres de la nuit, ils vont *en grande hâte*, et trouvent Marie et Joseph dans une grotte à l'entrée de la ville, avec l'enfant couché dans une crèche.

Tous reconnaissent alors la vérité de ce que l'ange leur a annoncé, et Dieu les récompense de leur bonne volonté en leur donnant la foi qui leur fait découvrir le Messie dans cet humble enfant.

★

Qui n'admira ici le zèle de ces bergers qui se font apôtres auprès de leurs compagnons ? Ils les exhortent, les persuadent et finissent par les entraîner avec eux pour voir et adorer Jésus... Voilà de la belle Action catholique.

Comme eux, allons souvent adorer et consoler Jésus dans sa crèche et dans le sacrement de son amour; comme eux, entraînons nos camarades au bien... à la messe fréquente... aux offices de l'Eglise. Amenons-les aux bonnes réunions et empêchons-les, par notre exemple et notre influence, de fréquenter les camarades ou les lieux qui offrent du danger pour leur vertu.

L'APOTRE



Arrivée des Bergers à la Crèche.



LES TROIS ROIS

Il y avait autrefois, dans une sombre vallée corse, un château aux tours majestueuses et aux murailles crénelées. Une enfant de douze ans, l'orpheline Laëtita, l'habitait seule avec ses serviteurs. En dépit de son jeune âge, elle présidait aux destinées de ses vassaux, et savait faire peser sur eux une justice impitoyable et définitive.

Elle n'était point aimée.

Ses tenanciers la redoutaient. Ils n'éprouvaient pour elle aucune tendresse. Ils allaient même jusqu'à blâmer son attitude, et lui reprochaient tout bas son peu de charité et son excessive fierté.

Non loin du donjon, à la lisière même du maquis odorant et sauvage, s'élevait une cahute de branchages et de terre battue.

Une pauvre fille laborieuse et charitable y vivait.

Abandonnée dès son enfance, Béate n'avait jamais connu ses parents, et subsistait à grand'peine en rendant de menus services aux habitants du hameau.

Au contraire de la riche suzeraine, tout le monde la chérissait. Douce, pieuse, elle suivait assidûment les offices, donnait aux mendicants, et s'ingéniait à se rendre utile à son prochain.

A dix lieues à la ronde, les pèlerins et les passants célébraient sa louange, la citant en exemple à toutes les fillettes de son âge...

L'Épiphanie approchait...

Laëtita avait décidé de célébrer cette fête somptueusement. Elle avait convoqué le ban et l'arrière-ban de la jeunesse d'alentour, et ordonné pour la circonstance un festin d'apparat. Les cuisiniers ne savaient où donner de la tête. Une armée de marmittons pétrissaient sans relâche croustades et pâtés, feuilletaient des galettes et doraient d'innombrables massépains.

Le jour de la fête, Laëtita vêtue de ses plus beaux atours, sa robe de brocart constellée de pierreries, attendait ses invités sur le seuil de sa demeure, lorsque trois vieillards, drapés dans de larges burnous demandèrent à lui parler.

— Que désirez-vous ? interrogea-t-elle.

— Nous sommes égarés. Nous venons de loin, répondit l'un d'eux... Des bandits nous dépouillèrent... nous mourons de faim... Permettez-nous d'assister à votre banquet.

— Ah ! ah ! ah ! s'écria la châtelaine en riant aux éclats. Vous ne manquez pas d'audace. Il n'y a point de place, céans, pour des vagabonds de votre sorte... Passez au large, et ne vous attardez pas ! Sans cela...

Un geste menaçant compléta sa phrase.

A ces mots, les étrangers tressaillirent.

Celui qui avait parlé redressa la tête, fit un pas vers Laëtita, et la main tendue :

— Nous obéissons, fit-il... Mais nous voulons laisser ici un souvenir de notre bref passage. A partir de tantôt, tout ce que tu toucheras se changera en cendres !...

Et tournant les talons, les voyageurs disparurent, tandis que la châtelaine haussant les épaules devant cette prophétie, regagnait ses appartements.

Les inconnus continuaient leur randonnée. Ils se dirigeaient vers la maison de Béate.

Quelques instants plus tard, ils y frappaient.

L'orpheline, seule comme de coutume, dressait son modeste couvert.

— Qui est là ? fit-elle...

— Trois pèlerins attardés, demandent l'hospitalité...

— Soyez les bienvenus, vénérables hôtes s'écria la pauvrete en tirant le verrou. Malheureusement, ajouta-t-elle en introduisant les visiteurs, mon festin est modeste, mon garde-manger est

peu pourvu. Néanmoins, le vous offre de bon cœur le lait de ma chèvre et une partie de la galette de sarrasin pétrie en l'honneur des mages...

— Merci, douce enfant, répondit le plus âgé des vieillards en pénétrant, suivi de ses compagnons, dans la chaumière. Nous acceptons avec joie ton offre secourable. Sois bénie !

Aussitôt, comme par l'effet d'un enchantement, la misérable cabane resplendit de mille feux.

Les voyageurs, assis près de lâtre, répandaient autour d'eux comme une brillante lumière. Un rayon auréolait leur front... Et pourtant, ils n'étaient pas beaux ! L'un d'eux même avait un visage noir comme de la suie, et Béate, épouvantée, recula en apercevant sa face sombre dans laquelle roulaient deux yeux ronds et blancs comme des billes d'ivoire.

... Cependant, comme les inconnus manifestaient les meilleures intentions du monde, elle reprit sa besogne et vauqua aux préparatifs du souper.

— Vous pouvez vous approcher, dignes voyageurs, dit-elle en leur montrant les escabeaux alignés près de la table.

Et s'excusant encore de la frugalité du repas, elle se mit à remplir les écuelles et à diviser le gâteau.



Nous obéissons... mais à partir de tantôt, tout ce que tu toucheras se changera en cendre !..

— Avez-vous pensé à la fève ? interrogea l'un des étrangers. Béate éclata d'un beau rire clair.

— Certes ! on n'oublie jamais ce détail chez nous et je m'en réjouis, puisque le Seigneur a bien voulu m'envoyer trois hôtes...

Ce disant, elle fit une grande révérence devant les étrangers et leur tendit le plat sur lequel s'épandait la galette ronde.

Puis, se servant à son tour, elle mordit à belles dents dans la tranche savoureuse qu'elle avait choisie.

Aussitôt, une exclamation joyeuse lui échappa :

— J'ai la fève ! cria-t-elle, en montrant à ses compagnons une large pièce d'or...

Une seconde, une troisième, dix, vingt autres écus apparurent à leur tour... Cinquante, cent les suivirent...

Eblouie par le trésor qui s'entassait autour d'elle, l'enfant demeurait muette, ne comprenant rien au prodige accompli en sa faveur. Ses yeux dilatés interrogeaient les visiteurs mystérieux. Mais ceux-ci ne répondaient point.

En grande hâte, ils quittaient leurs sièges, agrafaient leurs manteaux et se dirigeaient vers la porte.

— Ton repas nous a restaurés, petite, fit l'un d'eux avant de franchir le seuil. Ta charité sera récompensée. A partir de ce soir, tous les objets que tu toucheras se changeront en or !

Une clarté brillante enveloppa et força la fillette à baisser les paupières. Lorsqu'elle les releva, sa chaumière était vide. Les pèlerins avaient disparu.

Cependant, au castel, la fête battait son plein. Entourée d'une noble assemblée, Laëtia présidait. Avec sa morgue habituelle, elle écoutait d'un air hautain les louanges dithyrambiques qu'on lui adressait. Armée d'un couteau d'argent, elle se disposait à partager le traditionnel gâteau... Mais à peine y eut-elle porté la main, que la légère pâtisserie disparut. A sa place, une pâte de cendres noirâtres s'étala dans le plat de vermeil armorié.

Livide, la châtelaine ordonna d'apporter une seconde galette. Elle eut le même sort ! La suivante également... Une quatrième aussi...

Et la fière jeune fille se rappela la prédiction des voyageurs repoussés ; et tandis que ses convives s'enfuyaient, affolés, elle fondit en larmes....

Au même moment, la chaumière de Béate était envahie par une foule de paysans. La nouvelle de la subite fortune de l'orpheline s'était rapidement répandue, et chacun tenait à la féliciter de ce bonheur justement mérité. Assise au milieu des commères, elle répétait, pour la dixième fois, la merveilleuse histoire de sa ga-

lette, lorsque Laëtita, se fraya un passage parmi les curieux.

Tendant ses mains jointes vers la fillette, elle s'écria :

— Je suis désespérée et maudite sans doute. Tout ce que je touche se réduit en cendres. J'ai appris ton bonheur par ma nourrice, et je viens à toi, que je sais bénie ! Permetts-moi d'approcher des pèlerins réfugiés chez toi.

Hélas ! demoiselle, interrompit Béate, ils sont partis ! Mais je vais demander au Seigneur de lever la malédiction qui pèse sur vous... Il peut tout... Priez avec moi... Humiliez-vous...

Et tout à coup, la chaumière s'emplit de lumière. Une musique suave retentit, tandis que les trois voyageurs apparaissaient vêtus de pourpre et d'or, cette fois, la couronne en tête et le sceptre royal entre les doigts...

Et la foule assemblée se prosterna...

Elle avait reconnu les mages d'Orient !...

Je vois que vous devinez notre nom, fit l'un des trois rois. Nous sommes les adorateurs lointains de Jésus dans sa crèche... En souvenir de cet événement, chaque année, à la même date, nous parcourons un coin du monde... et visitons ses habitants. Les charitables, les bons, sont récompensés; les mauvais riches, les égoïstes, punis... Béate fut compatissante, elle a été favorisée. Laëtita se montra hautaine, elle fut châtiée. Mais en raison de ses larmes et des supplications de la pauvre orpheline, nous levons la punition infligée à l'orgueilleuse... Pourtant, noble châtelaine, ajouta-t-il en se tournant vers la malheureuse effondrée à ses pieds... Souvenez-vous ! Ayez pitié des malheureux... Distribuez votre superflu... et vous serez pardonnée !

— Tu m'y aideras, n'est-ce pas ? s'écria Laëtita en tombant dans les bras de Béate... Tu habiteras près de moi... nous ne nous quitterons jamais, et j'essayerai de te ressembler !

Et tandis que les rois regagnaient leur cé-



leste séjour, les fillettes enlacées s'en allèrent vers le manoir.

* * *

Les années passèrent. Laëtita demeura toujours une chrétienne accomplie.

Quant à Béate, le don des mages lui permit de faire le bien en largesses de toutes sortes. Elle combla les habitants de son pays de générosités; puis elle mourut très vieille, bénie de tout un peuple et regrettée de tous les malheureux.

Marcel D'ENTRAYGUES

NOS AMIS LES SAINTS (suite de la p. 135)

La sainteté, encore moins que la richesse, ne vient en dormant. Aussi saint Jean Bosco travailla-t-il et lutta-t-il toute sa vie. Enfant, il eut à combattre un amour-propre aussi fort que concentré; adolescent, il voulut dompter son tempérament vif, quelquefois violent; séminariste, il s'interdit certains plaisirs permis qu'il trouvait incompatibles avec l'état ecclésiastique. Fondateur d'œuvres et de Congrégations, il eut à subir les plus dures humiliations, les plus lourdes fatigues, les plus amères déceptions, les plus fortes oppositions de la part des ennemis de la religion et même des hommes de bien.

Comme tous les saints, Don Bosco eut une dévotion ardente envers la Sainte Vierge qu'il honorait sous le titre de Marie Auxiliatrice. Une autre caractéristique de sa sainteté, c'est sa confiance illimitée en la Providence; il avait cette foi entière qui soulève les montagnes.

A la base de sa méthode pédagogique, il mit d'abord la bonté qui gagne le cœur des hommes et nous fait ressembler à Dieu; puis la joie, la joie chrétienne, celle qui découle de la paix de la conscience, de la possession de la grâce divine; cette joie saine et vraie s'épanouit tout aussi bien pendant la prière à l'église que dans les jeux à la cour de récréation.

S. S. A.

NOS AMIS LES SAINTS

SAINT JEAN BOSCO

Fête le 31 janvier

Jean Bosco, né en Italie septentrionale, le 15 août 1815, appartenait à une famille paysanne plus proche de la pauvreté que de l'aisance. Il n'avait que deux ans lorsqu'il perdit son père. Sa mère — *Maman Marguerite* — restée veuve avec trois enfants à nourrir et à élever, accomplit sa tâche maternelle avec un dévouement à toute épreuve et un esprit de foi admirable. Le bon Dieu l'en récompensa en permettant que l'un de ses fils méritât le glorieux honneur de la canonisation.

A neuf ans, Jean eut un songe : il se vit dans un champ au milieu d'enfants qui criaient, se battaient, blasphémaient, puis se transformaient en animaux sauvages. Le petit Jean voulut les chasser à coups de poings, mais il entendit une voix qui lui dit :

— Non, non, pas de violence, mais de la douceur si tu veux gagner leur amitié.

Et bientôt, il vit les loups et les tigres devenir des agneaux; la même voix ajouta :

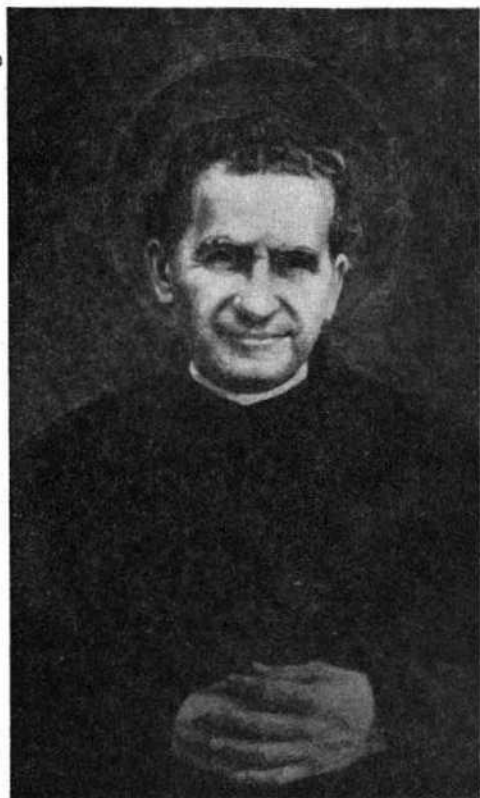
— Prends ton bâton et mène-les paître. Plus tard, tu comprendras le sens de ce que tu viens de voir.

En effet, ce rêve résume toute la carrière de Don Bosco, qui fut un grand saint et un éducateur de génie. Dès son enfance, il exerçait un véritable ascendant sur ses compagnons. On a dit de lui qu'il attirait les enfants comme l'aimant attire le fer.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait tous les récits que lui faisait sa mère ou qu'il recueillait de la bouche des prédicateurs et les répétait ensuite à ses petits camarades. Il avait aussi compris une foule de tours et de jeux intéressants et s'en servait, le dimanche après les offices, et les jours de fête, pour amuser tout le voisinage. La séance commençait toujours par la prière. Puis, monté sur une table, le petit bonhomme prêchait, non pas pour rire, mais bien pour instruire ses auditeurs; ceux qui ne goûtaient pas cette partie du programme étaient invités à se retirer mais avec défense de revenir.

Jean voulait être prêtre un jour pour "instruire les enfants, leur enseigner la religion; il y en a tant qui ne sont pas mauvais; s'ils le deviennent, c'est parce qu'on ne s'occupe pas d'eux".

Mais que d'obstacles à surmonter, que de difficultés à vaincre pour atteindre le but rêvé : pauvreté, opposition jalouse de son frère Antoine, attitude moqueuse et quelquefois hostile de certains professeurs qui le jugeaient inca-



pable de poursuivre ses études. Pour défrayer ses dépenses, l'adolescent se fera mendiant; il exercera toutes sortes de métiers : tailleur, ré-pétiteur, garçon-confiseur, menuisier, aide-forgeron, cordonnier. Partout où il passa, il se fit aimer : la charité, l'amour des âmes, amour passionné, ingénieux, tenace, désintéressé, était la clef magique qui lui ouvrait les cœurs.

Ordonné prêtre en 1841, il commença son apostolat auprès des enfants abandonnés, sans parents ni foyer. Il les réunit, les garde près de lui, les apprivoise, transforme leurs cœurs, les instruit, leur apprend un métier, en conduit même quelques-uns jusqu'au sacerdoce. Peu à peu, leur nombre devient si considérable que Don Bosco se voit dans la nécessité d'instituer une Société de prêtres pour s'occuper de cette œuvre d'apostolat et la poursuivre après sa mort. Plus tard, ce sera une Congrégation de religieuses — les Filles de Marie-Auxiliatrice — qu'il fondera pour l'enseignement et les missions.

(suite à la page 134)

LA SEMAINE DE LA FAMILLE

(7 au 14 JANVIER)

Notre société, si éprouvée et si malade, a besoin de se refaire sur un nouveau plan si elle veut prospérer et vivre des jours heureux.

Quand on veut construire un édifice solide, il faut commencer par la base et asseoir celle-ci sur des fondations solides. Comme la famille est la base de la société, il importe avant tout de l'établir sur les vrais principes chrétiens qui en feront la force et le bonheur.

C'est pourquoi Sa Sainteté Pie XII, recevant dernièrement un groupe de pèlerins, leur disait : "Ma réforme sociale pour les vingt-cinq années à venir sera la restauration du foyer chrétien".

L'ABEILLE est heureuse de prêter son concours au Comité Provincial d'Action Catholique pour attirer l'attention de ses nombreux lecteurs sur la "SEMAINE de la FAMILLE" organisée du 7 au 14 janvier 1945.

Programme général

DIMANCHE, 7 janvier. — Journée de Dieu. — Dans le plan divin, la famille est destinée à peupler la terre de citoyens, à donner à l'Eglise des enfants, et au ciel des élus qui chanteront les louanges de Dieu pendant toute l'éternité.

LUNDI, 8 janvier. — Journée des enfants. — Le but premier de la famille est d'avoir des enfants qui perpétueront la société. Les enfants ont donc droit non seulement à la vie, mais à ce qui peut la rendre agréable, comme l'éducation, un minimum de bien-être. Ils ont le droit d'être aidés, guidés, protégés par la famille et la société, comme ils ont le devoir de se mon-

trer reconnaissants et dociles envers leurs parents et les diverses organisations qui les aident et les protègent.

MARDI, 9 janvier. — Journée des parents. — Les parents ayant donné le jour à leurs enfants, en sont les maîtres. C'est à eux, et non à l'état, à voir à leur éducation. Ils doivent, selon leurs ressources, leur procurer l'instruction et la formation qui leur permettront de gagner leur vie là où le bon Dieu les veut. Comme souvent ils ne peuvent eux-mêmes donner cette instruction à leurs enfants, ils doivent les confier aux maîtres les mieux qualifiés avec qui ils collaboreront étroitement dans cette œuvre aussi difficile que délicate.



Le papa intéresse et égaye ses enfants avec nos chansons canadiennes.

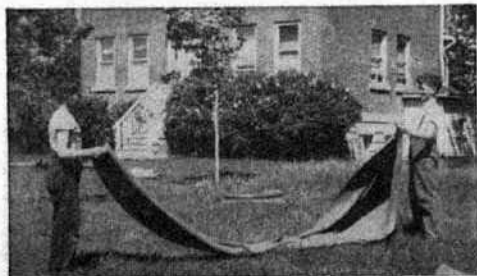
Photo Tavi

MERCREDI, 10. — Journée de l'habitation familiale. — Pour qu'une famille soit vraiment heureuse, il est à souhaiter que chacun soit propriétaire de la maison qu'elle habite; que celle-ci soit bien hygiénique et suffisamment vaste; que le père reçoive, sous forme de salaire ou d'allocations familiales, ce qui lui est indispensable pour élever sa famille, sans que la mère soit obligée de laisser la maison pour gagner un supplément indispensable. La place de la mère de famille est à la maison, et tant qu'elle n'y demeurera pas en permanence, la famille en souffrira gravement à tous les points de vue.

D'autre part, les taudis sont un fléau aussi nuisible à l'âme qu'au corps. Ils ont été tolérés trop longtemps. Toute ville soucieuse du bien-être de ses citoyens devrait les condamner et les faire disparaître sans merci, au plus tôt.

JEUDI, 11. — Journée de la tempérance. — L'un des plus grands ennemis de la famille, celui qui y fait le plus de ravages, est l'alcoolisme. Ce vice ne prive que trop souvent la femme et les enfants des choses les plus essentielles à la vie et à leur bonheur. Le père qui s'adonne à la boisson, rentre au foyer les poches vides, inconscient. Un rien l'irrite dans ce malheureux état et alors les personnes qui devraient être l'objet de ses plus chères affections et de sa tendresse, deviennent ses souffre-douleur. Dès lors point d'aisance, point d'affection, point de bonheur dans cette famille.

Le meilleur moyen de combattre ce fléau, c'est de rendre la famille agréable pour tous les membres. Le père, à son retour du travail, doit trouver sa maison en bon ordre, ses repas prêts et bien appétissants. Quand les enfants accourent joyeux au-devant du papa pour le saluer et le baiser; quand la femme reçoit son mari avec le sourire et un mot aimable, celui-ci trouvant le bonheur au milieu des siens, dans sa famille, n'aura plus la tentation d'aller noyer ses chagrins à la taverne du coin; il demeurera au foyer près de ses enfants, et toute la maisonnée y passera les veillées les plus agréables et les plus intéressantes.



Deux garçons heureux de rendre service.



Photo Tavi

Comment Lise entend la coopération et s'y applique de bonne heure.

VENDREDI, 10. — Journée de la coopération. — Les coopératives sont une source de grands bienfaits pour les familles qui veulent en profiter. Elles rendent possibles les achats massifs dont chacun bénéficie, comme elles permettent d'écouler les produits à meilleur compte, en écartant les intermédiaires qui accaparent les profits dont devraient bénéficier les sociétaires.

Les caisses populaires ont l'avantage de faire profiter l'argent dans le milieu qui le fournit. Elles prêtent plus facilement que les banques, et à des conditions moins onéreuses, aux personnes de la paroisse qui ont besoin d'emprunter momentanément pour réaliser une transaction avantageuse ou faire des améliorations à leurs propriétés.

Les coopératives et les caisses populaires ne sont, au fond, que la grande famille paroissiale ou régionale unie pour travailler au bien commun de ses membres.

SAMEDI, 13. — Journée du père et de la mère. — Si la famille existe surtout en vue des enfants, le père et la mère en sont les deux membres les plus importants. Ce sont eux qui en ont toute la charge. C'est d'eux que les enfants reçoivent l'existence, les premiers soins,

l'éducation et la préparation nécessaire pour affronter les luttes de la vie. Ce sont eux souvent qui font tous les frais de l'établissement de ces mêmes enfants. C'est pourquoi ceux-ci ne pourront jamais trop aimer les auteurs de leurs jours, ni leur témoigner trop de respect.

C'est également un devoir sacré pour les enfants d'aider et de secourir leurs parents dans toute la mesure du possible, surtout, quand par suite de l'âge ou des infirmités, ils sont incapables de se suffire à eux-mêmes.

Les familles nombreuses sont la meilleure richesse d'un pays. Dans ces familles on connaît et on pratique la vertu : le travail, le renoncement, le support mutuel y sont constamment à l'ordre du jour; les caractères s'y forment; l'égoïsme n'y a point de place, il faut penser aux autres; l'épargne y est de règle; l'alcoolisme n'y peut exister.

Les familles nombreuses fournissent des bras à l'industrie, des consommateurs pour ses produits; des défenseurs à la patrie et des élus pour au ciel. HONNEUR à ces pères et mères qui comprennent cet ordre divin "Croissez et multipliez" et qui ne reculent pas devant les sacrifices qu'ils doivent s'imposer pour bien élever une famille nombreuse.

Les familles canadiennes-françaises qui pouvaient se glorifier de leurs nombreux enfants n'étaient pas rares autrefois; aujourd'hui malheu-

reusement elles diminuent, mais il en existe encore. Ainsi Mgr Joseph Chevalier, curé actuel de Laprairie, est le dernier enfant d'une famille de 22. Mgr Cloutier, ancien évêque des Trois-Rivières, était l'aîné d'une famille de 15 enfants dont trois sont devenus prêtres et 7 se sont fait religieuses.

Québec s'est honoré en se donnant pour mères quatre de ses citoyens qui ont élevé de grosses familles : M. Samson, 17 enfants; M. Martin, 15 enfants; M. Simard, 20 et M. Lavigneur, 22 enfants.

A l'occasion de la Semaine de la Famille, l'ABEILLE invite ses lecteurs et lectrices à faire dans leur milieu le relevé des familles nombreuses comptant dix enfants ou plus. Combien de familles de 10 enfants?... de 11... de 12..., etc. On peut également donner leurs noms, et s'il y a lieu, mentionner combien chacune d'elles a fourni de prêtre (séculiers ou réguliers); combien de religieux et de religieuses? Nous publierons plus tard un compte rendu de cette enquête qui ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs.

Nous recevrons aussi avec grande reconnaissance les photographies illustrant ces belles familles.

Fr. ARATOR-JOSEPH



Quelle plus belle veillée que celle que l'on passe ainsi en famille !

Photo Taxi

Les lis de Marie

And^{te} mf

1. - Lors-que la Vierge immacu-lé-e Te-mant son Jésus
par la main Passait, les lis de bali-lé-e S'inclinaient
REFRAIN
le long du chemin. En admirant la Vierge pu-
re Plus pure que les lis en fleurs Cha-
que ti-ge sous la verdu-re Cachait l'éclat de
sa blancheur

-2-
Dans une plaine solitaire
Sous un ciel nacré de l'Iris,
Jésus, pour sa divine Mère,
Semblait vouloir cueillir des lis.

-3-
Et chaque lis en sa tendresse
Désirait, ô rêve charmant !
S'arracher au sol qui le presse
Et suivre Marie et l'Enfant.

-4-
Mais, impuissant, baissant la tête,
Chaque lis sentait, bien confus,
Qu'il n'était qu'une fleur peu faite
Pour servir Marie et Jésus.

-5-
Et pourtant les pauvres lis pleurent
Mais un ange ému répandit
Dans les blancs calices qui fleuront
Un parfum pris au Paradis.

-6-
Et dès lors la fleur embaumée
Versait à la brise du soir,
Sous les pas de la Vierge aimée,
Les parfums de son encensoir.

-7-
Ainsi le lis de la vallée
Honorait la Mère et son Fils,
Et souriant l'Immaculée
Lui redisait : "Merci, beau lis !"

-8-
Heureux du bonheur de sa Mère,
D'un lis pur, Jésus s'approcha;
Bénissant la fleur qu'il prêtère,
Pour la baiser il se pencha.

-9-
O lis béni, fleur admirée !
Le doux baiser se voit encor;
Jésus, sur la blancheur nacrée
A mis une poussière d'or.



— Je suis Jeannette, et voici mon frère Pierre. Merci à messire Jésus qui me permet de rencontrer sur ma route quelqu'un qui me rappelle mon pauvre village.

— Bonne Vierge ! dit alors Frère Benoît. comment se fait-il qu'une fille des champs voyage en habit de cavalier et l'épée au côté ?

— C'est par la volonté de Dieu, Messire moine, répondit la paysanne.

— Et où allez-vous ainsi ?

— Trouver le gentil roi de France, mon Révérend, pour accomplir ce que Monseigneur Jésus m'a commandé.

— Et que vous a-t-il commandé, jeune fille ? demanda le moine de plus en plus surpris.

La paysanne allait répondre, quand un des hommes d'armes qui l'accompagnaient et qui, par son costume et toute son apparence, semblait le chef des autres, s'approcha d'elle et lui mit la main sur l'épaule :

— Taisez-vous, Jeanne, lui dit-il, vous devriez montrer plus de prudence ; si vous vous faites ainsi reconnaître et que vous parliez à tout le monde de vos projets, la route nous sera sûrement fermée.

— Soyez tranquille, Messire Jean de Metz, répliqua la jeune fille, ceux-ci sont de bons Français.

— Alors, priez-les de garder le silence sur ce qu'ils ont vu et entendu. C'est du silence et de la prudence que dépend la réussite.



— La réussite dépend du seul grand Messire, fit Jeanne, et, d'ailleurs, je vous répète que ceux-ci se tairont.

Le moine et l'enfant protestèrent qu'ils seraient discrets.

— J'en suis sûre, reprit la jeune paysanne, et je vous prie de vous souvenir de moi dans vos prières, afin que Dieu m'ait en sa sainte garde.

En achevant ces mots, elle fit le signe de la croix, adressa un salut amical aux voyageurs, et, suivie de son frère et de Jean de Metz, s'en fut sous le porche de l'église. Deux compagnons vinrent bientôt l'y rejoindre, et, à la lueur vacillante du feu, le religieux et Roger reconnurent dans l'un d'eux l'archer Olivier.

Sur le conseil de son protecteur, Roger se jeta vivement dans l'église et se dissimula dans le coin le plus obscur, afin de ne pas être vu du soldat qui eût sûrement deviné le but de son voyage.

Puis le moine et l'enfant se couchèrent pour dormir sur un lit de feuilles mortes.

Peu après, Jeanne et ses compagnons rentrèrent aussi dans l'église, y amenant leurs chevaux, afin de préserver leurs pauvres animaux des loups, dont les hurlements sinistres retentissaient.

Chacun s'arrangea du mieux qu'il put une couche de paille ou de fougère sèche.

Olivier et un autre soldat, qui portait les insignes de messager du roi, s'étendirent à leur tour, tout près de l'endroit où reposait Roger ; mais, au lieu de s'endormir, ils eurent à voix basse une longue conversation, dans lequel le nom de Jeanne revenait fréquemment ; le jeune garçon entendit fort bien leurs paroles.

Un mouvement qu'il fit révéla sa présence, car il était si bien enfoui sous les feuilles qu'on ne l'avait pas vu.

— Il y a quelqu'un à côté de nous, dit avec effroi Olivier.

Son compagnon se souleva sur le coude.

— Ce n'est qu'un enfant, dit-il ; d'ailleurs il dort profondément, et nous avons parlé trop bas pour qu'il pût nous entendre.

— C'est égal, il faut nous méfier, reprit Olivier ; en outre, tout est convenu, dormons.

Ils se turent, et bientôt de puissants ronflements annoncèrent au jeune Roger qu'eux dormaient bien réellement.

Rampant alors sur les dalles de l'église, sans faire le moindre bruit, celui-ci se glissa jusqu'à la place occupée par Jeanne, et fut surpris de ne pas la trouver couchée, mais à genoux, en prières.



Celui-ci se glissa.

Lui faisant signe de garder le silence, il se pencha à son oreille et lui dit quelque chose qui parut attrister profondément la jeune paysanne, car elle soupira en levant les yeux au ciel. L'enfant regagna son lit de feuilles, auprès de son compagnon, avec les mêmes précautions.

Dès la pointe du jour, Jeanne réveilla tout son monde.

Messire Jean de Metz, disait-elle, Messire Bertrand de Poulengy, levez-vous. Il est temps de partir pour nous rendre où Dieu nous envoie.

Les hommes d'armes se levèrent, et Jeanne fit à haute voix la prière du matin; puis on apprêta les chevaux, et chacun se mit en selle.

Jeanne s'aperçut alors qu'Olivier et le messager du roi se tenaient auprès d'elle, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

Elle appela Jean de Metz :

— Messire, dit-il, savez-vous pourquoi ces deux hommes se tiennent à ma gauche et à ma droite ?

— C'est sans doute pour vous conduire, répondit Jean de Metz.

— Evidemment, mais où veulent-ils me conduire ?

— Vers Monseigneur le roi.

— Je ne crois pas, Messire; mais puisqu'ils ne disent rien, je vais vous apprendre, moi, où ils veulent me mener.

Les deux hommes tressaillirent, mais Jeanne continua :

— Ces deux méchants garçons vont me conduire vers une rivière que nous allons traverser sur notre chemin et sur laquelle est jeté un pont sans parapet...

Olivier et son compagnon pâlirent.

— En arrivant sur ce pont, ils prendront la bride de mon cheval sous prétexte de le diriger et, quand nous serons au milieu du pont, ils me jetteront à l'eau. C'est bien cela, n'est-ce pas, dont vous vous êtes convenus pour vous débarrasser de moi; car je dois, dites-vous, vous faire courir de trop grands périls.

Et, en achevant ces mots, elle dardait son regard pur et lumineux sur les deux misérables, qui baissèrent les yeux, ne pouvant en soutenir l'éclat.

— Vous vous trompez, demoiselle Jeanne, balbutièrent-ils en tremblant.

Jean de Metz s'avança sur eux menaçant.

— C'est bon, dit-il, ces deux coquins vont être branchés sur l'heure.

— Non, Messire, dit Jeanne, ces deux mauvais me prennent pour une sorcière; mais je leur prouverai bien que je suis au grand Messire et non au démon. Vous voyez que Monseigneur Jésus me protège, puisqu'il a permis qu'un bon chrétien soit au courant de leur malice et m'en avertisse cette nuit. Laissez-les aller, je vous prie. Vous verrez qu'ils ne nuiront pas.

Et rendant la main à son cheval, elle partit, suivie de sa petite troupe.

Quand elle eut disparu, Roger sortit du coin sombre où il s'était tenu caché et d'où il avait tout entendu, puis, allant rejoindre le Frère Benoît, qui l'attendait en lisant son office, tous deux se remirent en route.

(à suivre)



— Messire, ces deux mauvais me prennent pour une sorcière.

L'AMOUR qui sait...

L'AMOUR qui peut...

L'AMOUR qui veut...



Pour que jamais ne refroidisse la chaleur de son dévouement, il est bon qu'à certaines époques de la vie, à certains jours de l'année, il est bon, dis-je, que la FEMME se recueille dans le silence d'une retraite: "La terre est désolée, dit l'Esprit-Saint, parce que personne ne réfléchit dans son cœur..."

La jeune fille sérieuse, celle qui a conscience de ses responsabilités futures, apprécie les avantages de la récollection.

A l'aube de l'an neuf, elle n'hésite pas à entrer dans le secret de sa chambre, pour y faire le BILAN de sa MISSION d'AMOUR: Quels points de son mystérieux programme ont été fidèlement observés?... Quelles prescriptions figurent encore à la liste des omissions?....

Il s'agit d'être honnête avec le bon Dieu; de revenir sur le passé, non pas simplement pour établir des constatations, mais surtout pour assurer des améliorations!

EXEMPLES:—La petite voisine Gisèle n'a pas fréquenté l'école, faute de vêtements propres. Pourquoi Mademoiselle Irène, qui ne manque de rien, n'a-t-elle pas songé à secourir la fillette?...



On prépare le trousseau de Gisèle.

Et Madame X, dont la bambine est alitée depuis bien des jours?... Madame X, incapable de se payer les services d'une bonne?... Madame X, qui travaille dur toute la journée et veille encore la nuit, que devient-elle?... Ne faudrait-il pas une âme généreuse pour la relève de quelques heures, dans l'après-midi?... Peut-on chrétiennement connaître une telle souffrance, et ne rien faire pour la soulager?...

Ces réflexions, mûries dans la solitude, inspirent de généreux desseins. "Oui, se dit la vaillante jeune fille, j'irai dès demain, visiter ma voisine pauvre. Je me rendrai chez elle avec Laure et Béatrice, mes deux meilleures amies. Ensemble, nous monterons pour la petite Gisèle un trousseau tout neuf. N'ai-je pas, dans ma réserve de jolis coupons pour vêtements d'enfant?... Bientôt, la petite reprendra joyeuse, le chemin de l'école... Ce sera ma première réalisation!"

"La seconde ne tardera guère: il est facile de se constituer garde-malade bénévole auprès de petite Aline et d'accorder du repos à Madame X. La chère malade aime beaucoup les contes. Rien de mieux que d'en fabriquer pour elle, avec des faits vécus! Quelle histoire, dites-moi, captivera davantage une âme d'enfant, que celle du bon Jésus, relatée avec les détails mêmes qu'offre le saint Evangile?....

Il n'y a qu'à choisir entre les beaux passages, ceux qui conviennent au moment, à l'état de sensibilité, à la disposition d'âme de la malade; de s'exprimer avec des mots simples, d'inviter à l'amour, à la prière, à la joie.

S'il y a des médicaments à administrer, quelle aubaine! Une jeune fille doit chercher normalement l'heure d'exercer son rôle de maternelle sollicitude. Rien n'est trop difficile pour sa patience et sa pitié! Elle trouve en toute occurrence une heureuse occasion de s'entraîner à mieux remplir sa

vocation future... Et c'est déjà une récompense de la charité qu'elle accomplit..."

Oui, répétons-le, la jeune fille sérieuse puise dans le recueillement et la retraite la pensée qui la grandit... Mais pour quelle raison ne sont-elles pas toutes sérieuses, les demoiselles d'aujourd'hui?... Pourquoi serait-il possible qu'elles oublient de réfléchir dans leur cœur?...

Le nouvel an s'ouvre avec la perspective d'une SEMAINE NATIONALE de la FAMILLE. Du 7 au 14 janvier, des causeries à la radio, des articles de journaux, des manifestations spéciales exposeront de très importants problèmes, concernant la FEMME canadienne-française. Suivons le mouvement! N'en perdons pas une orientation! Et, faisons notre part: S'il nous est impossible d'offrir autre chose, soyons du moins les collaboratrices de la prière! Que la fête de la sainte Famille nous groupe toutes, FEMMES de chez nous, au pied du foyer modèle de NAZARETH! Implorons pour nos chefs, la lumière; pour nous toutes, l'obéissance et la divine charité!

Ecole ménagère régionale,
St-Jacques-de-Montcalm.



Mademoiselle Irène fait le bilan de sa Mission d'Amour et cherche les belles histoires qu'elle racontera à la petite Aline.

CE QUE LES ENFANTS PENSENT DES LIBERTES QUE LEUR LAISSENT LEURS PARENTS

Aux Etats-Unis, pays favori des enquêtes, on demandait aux élèves des High Schools de donner leur opinion sur la question suivante :

"Les parents de nos jours sont-ils assez sévères au sujet des sorties de leurs enfants le soir?"

Sur 93,913 réponses reçues, presque tous ont répondu franchement "NON".

Ainsi 82 % des jeunes gens ont répondu qu'à la place de leurs parents, ils ne permettraient pas à leurs fils de 18 ans (à plus forte raison à ceux qui sont plus jeunes), d'avoir une amie particulière,

et 86 % des jeunes filles déclaraient qu'à la place de leurs mères, elles ne laisseraient pas les jeunes filles de 16 ans sortir tard le soir et fréquenter certains lieux d'amusements.

Ces étudiants ne connaissent sans doute que trop bien les désordres auxquels ces sorties donnent lieu et ils les déplorent sans avoir le courage de résister à ces tentations pour lesquelles les parents sont trop complaisants.

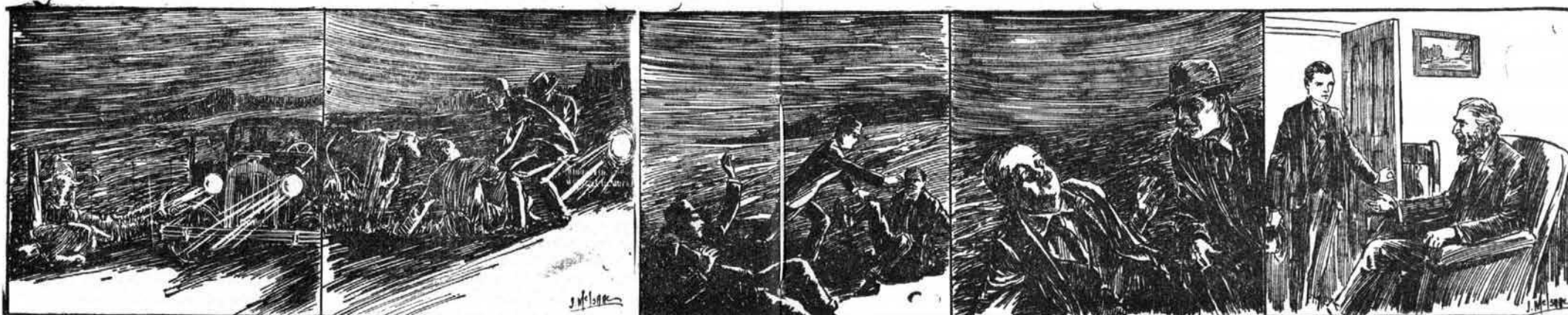
Plusieurs des étudiants ont même déclaré que les parents devraient exiger qu'on amène à la maison le jeune homme ou la jeune fille avec qui on sort afin qu'ils puissent les mieux connaître.

Ces réponses sont à l'honneur des étudiants. Aux parents d'en tirer la conclusion.

Les dangers de ces sorties n'étant pas moindres au Canada, que tous nos lecteurs, lectrices et leurs parents soient en garde. Il y a là, pour les uns et les autres, une résolution pratique à prendre à l'occasion de la "SEMAINE DE LA FAMILLE".

GAGNANTS DU CONCOURS DES MOTS CROISES DE DECEMBRE

1. — Raymond Cadieux, Sherbrooke
2. — Michel Hayes, Grand'Mère
3. — C. D. Prescott, Montréal
4. — Maurice Poulin, Montréal
5. — Jules Labrosse, Nominingue



1. — Sur leur retour, Jean et Paul devisaient : "D'autres, avait dit la mendiante, viendront; je les attends. Les "anciens" en leurs tombes, le veulent. "Ces méditations enchantaient leur course dans la nuit, quand soudain un obstacle, une ombre qui remue, apparaît devant eux.

2. — Arrêtant sa machine, Jean distingue un jeune taureau en train de démolir la clôture à deux pieds de laquelle se trouve un homme qui se débattait dans l'herbe. A la lueur des phares Paul reconnut M. Allan. Que faire?... L'abandonner!... C'était la fin de l'héritier du crime, la disparition d'un rival, son entrée en possession de l'héritage ancestral.

3. — Mais cette vengeance était indigne de Jean Bérubé... Il fallait sauver ce malheureux... Pendant que Jean essayait d'éloigner le taureau furieux, Paul, heureux de montrer sa force, se penchait pour soulever l'ivrogne lorsqu'un violent coup de pied l'envoya rouler dans l'herbe. Paul se releva hors de lui-même :

4. — Viens-t-en, Jean, et laissons le bœuf l'avaler tout rond, s'il en a envie. — Non, dit Jean, ce n'est pas ainsi que se vengeaient les vieux Acadiens. — Allan, ayant reconnu nos deux Acadiens, fut pris d'épouvante, et se dressant aussitôt sur ses jambes, il disparut dans la nuit.

5. — De retour chez les Finlay, Jean Bérubé voulut s'informer si Allan était rentré au chalet. — "Nous l'avons rencontré sur la route, à quelques pas d'ici, et nous étions inquiets." — Le pauvre enfant vient justement d'entrer; je vous remercie de votre obligeance." Le misérable avait fui sous leurs yeux.



6. — Le temps apporta l'oubli. La ferme reprenait sa vie normale. Un soir, la traite des vaches finie, Allan vint les prendre pour les conduire au pâturage. Il était accompagné de Miss Margaret, une badine à la main, et du vieux bouledogue.

7. — A la vue du troupeau gras, robuste, qui défilait sous ses yeux, Allan se laissait griser. Aux compliments de Miss Margaret sur son troupeau, il répondit : "Eh bien ! Margaret, aimeriez-vous me voir dans le rôle d'un maître de ferme, et si je restais à Morse Cottage, resteriez-vous avec moi ?"

8. — Margaret rougit et baissa les yeux. — "Si je restais, demandait-elle, me promettrez-vous d'être sobre ? — "Avec vous, fit Allan, je pourrais promettre et tenir bien des choses." Ils marchèrent ainsi longtemps, quand tout à coup une vieille femme, assise sur le talus herbeux, se leva à leur passage.

9. — Appuyée sur un lourd bâton, elle fixa Allan d'un étrange et long regard. Reconnaisant la mendiante rencontrée à Morse Cottage sept ans auparavant, il la menaça de sa cravache : "Que me voulez-vous, sorcière ? Parlez ou passez votre chemin." — "Passez le vôtre, vous-même, il est plus long que le mien."

10. — Vous rappelez-vous ma prophétie d'il y a sept ans ? Le chien de la maison est-il parti, oui ou non ? Le vrai maître ne frappe-t-il pas à la porte ? — Puis de son bâton levé, elle lui fit signe de s'en aller. Allan obéit à cet ordre irrésistible, sans se soucier de Margaret, interdite devant ce mystère qu'elle cherchait à percer.



LE CARNET DU PILOTE

Le premier soin de Stanislas, quand les appareils eurent touché terre, fut de faire l'appel de ses hommes et de s'informer des dégâts.

Ceux-ci étaient nuls. Quelques balles avaient frappé la carlingue de Sambor, et une autre s'était perdue dans l'aile gauche de l'avion que pilotait Lida.

Les hommes étaient indemnes, à l'exception de Nyja, auquel une balle avait enlevé un bout de l'oreille droite; mais, c'était là une blessure sans importance, et Sambor affirma qu'après un pansement sommaire, il n'y paraîtrait plus.

— On s'en tire à bon compte ! remarqua-t-il ; nous n'avons plus qu'à recommencer !

— Un peu de repos d'abord ! mon brave, dit Stanislas, nous l'avons tous gagné !

Josef venait de descendre de l'appareil ; il fut acclamé par tous, et son père l'embrassa, en disant :

— C'est bien !

Il y avait dans ces deux mots, et surtout dans le ton dont ils furent prononcés, plus de choses que dans un long discours, et Josef en fut profondément remué.

— Il est des nôtres ! déclara Sambor.

— L'escadrille ne peut plus se passer de lui ! ajouta Nyja, en appuyant son mouchoir sur son oreille meurtrie.

— Oui ! dit Stanislas avec un triste sourire ; il partagera désormais nos risques, et nos... chances !... nous le gardons !

— Merci ! lieutenant, cria Sambor, au nom de tous... merci !

— Maintenant, mes amis, reprit le lieutenant, il importe de cacher au plus vite nos appareils ; si les "Barbares" se doutaient que notre "base" est à la ferme, je ne donnerais pas cher de notre peau !

— Moi non plus ! fit Zlovo.

— Allez vous faire panser ! Nyja, dit encore Stanislas. Vos compagnons se chargeront de rentrer les appareils. Quant à Josef et à moi, il nous reste une triste mission à remplir.

A ce moment, Karl et Peter, les deux seuls ouvriers agricoles qui étaient encore à la ferme se présentèrent devant Polonski, et Karl dit :

— Nous avons ramené le corps de Monsieur Casimir, si vous voulez le voir, il est dans sa chambre, étendu sur le lit.

— Merci ! mes amis, dit le lieutenant, j'y vais !

Et faisant signe à son fils de la suivre, il pénétra dans la maison.

Lorsque Josef vit le corps de son grand-père étendu sans vie sur sa couche, il ne versa pas de larmes inutiles. Certes, il souffrait, mais, en vrai fils de Pologne, il ne montra pas sa douleur ! Il courba le front, se soumit à l'inévitable, et se contenta de prier.

Stanislas fit de même et, la prière terminée, il dit d'une voix qui ne tremblait pas :

— Nous ensevelirons mon père aujourd'hui même, à côté d'Ostap, mort comme lui pour la Pologne. Plus heureux que nous ils reposeront dans la terre natale qu'il nous faudra bientôt quitter !

— Tu crois, père, que nous ne repousserons pas l'envahisseur ?

— Nous lui ferons payer cher son avance ! mais, nous ne l'empêcherons pas de passer ! Entourés de "Neutres" dont on ne doit pas franchir les frontières, comment nos alliés pourraient-ils venir à notre secours ?

— Il est vrai que l'Allemagne possède plus du double de nos forces...

— Ajoute qu'elle se prépare depuis longtemps à la guerre ; aujourd'hui, après une semaine de combats acharnés, nous sommes contraints à reculer sur toute la ligne. Combien de temps notre front rétréci pourra-t-il contenir l'ennemi ? Je l'ignore, mais, ce que je sais bien, c'est que, demain, il nous faudra quitter la ferme, parce que toute la région de Lodz sera entre les mains de l'ennemi.



Josef ne répondit pas; il ferait ce qu'il fallait faire pour tenir tête à l'envahisseur, malgré sa supériorité numérique et ses forces motorisées. Il leva la tête et suivit son père qui rejoignait ses compagnons.

— Avant de quitter cette ferme (pour n'y plus revenir peut-être), dit Stanislas, lorsqu'il fut devant ses hommes, nous allons ensevelir mon père auprès d'Ostap, dans le jardin !

Tous les aviateurs acquiescèrent, et l'on se mit à la besogne. Triste besogne en vérité, mais ces hommes énergiques ne livraient pas leur pensée; tous demeuraient impassibles, et la tombe fut creusée sans qu'ils eussent échangé une parole. Comme la veille, pour Ostap, la cérémonie funèbre se déroula dans une impressionnante simplicité. Quand elle fut terminée, Stanislas Polonski rassembla le personnel demeuré à la ferme et s'exprima en ces termes :

— Mes amis, je vous remercie de vos services, et après vous avoir versé ce qui vous reste dû, je vais vous rendre votre liberté.

— Mais, ... dit Eschipa, nous ne voulons pas vous quitter !

— Hélas ! mes amis, répondit le lieutenant, les circonstances sont telles que vous ne pouvez demeurer ici ! La ferme ne tardera pas à tomber au pouvoir de l'ennemi. Je vous engage donc à gagner Varsovie le plus rapidement possible, et à y chercher un abri. Notre devoir nous commande d'attendre ici les événements; nous partirons à la dernière minute, et ferons tout ce qui sera en notre pouvoir, afin de retarder la marche des Allemands.

— Pauvre Pologne ! gémit Eschipa.

— Elle revivra ! soyez-en sûrs ! s'exclama Stanislas. Notre martyre a duré des siècles, mais les envahisseurs n'ont jamais pu nous supprimer ! Il y avait un tel accent de persuasion dans la voix du lieutenant que la vieille Eschipa sécha ses larmes, et que nul des hommes présents ne douta du triomphe final.

Comme les femmes se retiraient avec Peter et Karl, Zlovo remit à Stanislas le carnet qu'il avait trouvé sur le pilote allemand tué dans le combat.

— Rentrez avec moi à la ferme ! dit Stanislas, nous verrons ensemble ce que contient ce carnet !

La curiosité des aviateurs ne devait pas être déçue. Si les notes du pilote allemand n'offraient que peu d'intérêt, par contre, il y avait dans son carnet une carte d'Europe portant de curieuses précisions sur les ambitions allemandes. C'est ainsi que le lieutenant put y lire, en marge :

"Conquête de la Pologne en... sept. 1939.

"Conquête de la Roumanie en... déc. 1939.

"Conquête de la Hongrie... même date.

"Conquête de la Belgique et de la Hollande... 1941.

"Conquête de l'Ukraine... même date.

"Occupation du nord de la France... 1941.

"Conquête de l'Angleterre... 1942.

— C'est de la folie ! fit Jarnow.

— Evidemment ! fit Stanislas, Hitler est doué d'une ambition qui revêt toutes les apparences de la folie ! Malheureusement, il a derrière lui un peuple de 80 millions d'âmes, qui, jusqu'ici, ne l'a pas désavoué !

— C'est terrible !

— Eh oui !... c'est terrible ! Vous l'avez dit !

— Je croyais, observa froidement Lida que les Allemands avaient un certain jugement; je m'aperçois que je me suis trompé ! Comment peuvent-ils prendre au sérieux ces fanfaronnades ?...

— Une chose est certaine, en tout cas, fit remarquer Stanislas, c'est que l'invasion de la Pologne était depuis longtemps résolue. Comment expliquer autrement que l'on cite l'Ukraine pour 1941 ?

— C'est juste ! s'écria Jarnow. Cela prouve en effet, que la carte fut éditée avant la signature du pacte germano-russe, qui doit, m'a-t-on dit, céder l'Ukraine aux Soviétiques.

— Alors... d'après vous, les Russes vont tendre la main aux Allemands ?

— Hem ! fit Stanislas, tout est possible ! Les jours prochains peuvent réserver des surprises !

— Mais ! c'est invraisemblable ! Hitler n'aurait-il pas dit qu'il dresserait un rempart contre le Bolchévisme ?

— Ce que disent les Allemands n'a guère d'importance ! Ils ont été tant de fois convaincus de mensonge !...

Josef n'avait pas attendu la fin de cette discussion pour disparaître. Sachant que le personnel allait partir il voulait savoir si Eschipa avait songé à préparer le repas, et si tout était en ordre dans la maison.



Nous verrons ce que contient ce carnet.

Il avait raison, le brave enfant, de s'occuper de ces détails, car son père, (sans parler de la responsabilité qui pesait sur ses épaules), avait, pour l'instant, de graves préoccupations.

La mort de Casimir n'était pas seulement pour lui un coup dur, elle le privait des renseignements qu'il attendait avec une légitime impatience. Il ignorait ce qu'étaient devenues sa femme et sa fille; étaient-elles encore dans la capitale? Avaient-elles pu prendre le train sanitaire? Étaient-elles en route vers la France, en traversant la Roumanie?

En cette période troublée et en tenant compte des méthodes de guerre des Allemands, toutes les suppositions étaient permises et les pires craintes pouvaient se réaliser.

Lorsque Josef, après avoir assisté au départ d'Eschiba et de ses compagnons revint mettre le couvert, Sambor déclara :

— C'est une fameuse recrue ! lieutenant, que nous avons en votre fils !

— Il est des nôtres ! se contenta de répondre Stanislas, je l'ai promis.

Josef laissa éclater sa joie :

— Père, s'écria-t-il, si tu savais comme je suis content !

— Hem ! fit le lieutenant; ne t'illusionne pas sur nos risques ! Nous avons de dures journées en perspective, et notre existence ne tient plus qu'à un fil !

— Ce fil-là ne cassera pas ! fit Milow l'optimiste.

— Je le souhaite ! répondit le lieutenant, mais nous sommes entre les mains de Dieu !

— Ne m'as-tu pas appris, père, que la vie qui n'est pas consacrée à la poursuite d'un idéal ne vaut pas la peine d'être vécue?...

— Je l'ai dit, en effet !

— Et n'est-ce pas un idéal élevé que de défendre la liberté humaine avec l'indépendance de la patrie ?

— Si ! mon fils, c'est un idéal élevé !

— Alors, père, que m'importe de mourir si c'est pour cet idéal que je tombe à tes côtés !

Cette fois, malgré son empire sur lui-même, Stanislas sentit l'émotion le gagner; il pressa longuement son fils sur sa poitrine, et une larme qu'il n'essayait plus de retenir coula lentement le long de sa joue.

Comme on finissait de déjeuner, trois mécaniciens, envoyés par le colonel, arrivèrent et les appareils furent vérifiés.

Stanislas se mit alors en communication avec son chef et en reçut de sévères instructions. Il devait guetter le retour ou le passage des bombardiers ennemis et, coûte que coûte, engager avec eux le combat.

La disproportion des forces en présence rendait bien difficile l'exécution d'un tel ordre, et cependant, il n'y avait qu'à obéir.

— Bien ! mon colonel, dit simplement Stanislas, et il raccrocha le récepteur.

L'escadrille du lieutenant resta jusqu'au soir en état d'alerte, mais elle ne vit pas d'appareils allemands. Peut-être évitaient-ils la ferme, peut-être avaient-ils pris une autre base ? On les retrouverait ailleurs... voilà tout !

(à suivre)



GRAND CONCOURS de JANVIER

La plupart d'entre vous, chers lecteurs et lectrices connaissez et lisez plusieurs revues de jeunesse...

Dites ce que vous trouvez de plus intéressant dans chacune. Laquelle a votre premier choix?... votre deuxième... votre troisième... etc...

Si L'ABEILLE ne mérite pas votre premier choix, que lui manque-t-il pour cela ? Nous serions heureux de recevoir toutes suggestions pratiques qui nous permettraient de vous donner une revue digne de vous et de ne nous laisser dépasser par aucune autre.

De magnifiques prix seront donnés en

récompense pour ce concours; leur nombre sera en rapport avec celui des réponses reçues.

On a tout le mois de janvier pour envoyer son travail. Tout le monde est cordialement invité à concourir. Que les garçons surtout y mettent tout l'enthousiasme qu'ils apportent à une partie de gouret et lancent leur réponse droit dans nos filets, tout prêts à la recevoir.

Les meilleures réponses, ou au moins des extraits, seront publiées dans le COURRIER DE L'ABEILLE.

Histoire de ma vocation

J'étais bien jeune encore quand Jésus descendit pour la première fois dans mon cœur d'enfant. Vu l'éducation chrétienne que j'avais reçue au foyer paternel et la venue fréquente de l'Hôte divin dans mon cœur, une étincelle brilla bientôt dans mon œil, une pensée germa dans mon esprit : MA VOCATION ! Je n'avais que sept ans.

Un jour que j'étais seul dans ma chambrette et que maman vaquait aux soins du ménage, j'entrouvris une malle et j'y trouvai un drap noir qui me plut. Je m'en couvris le corps, des pieds à la tête, et bien qu'il balayât légèrement le plancher, j'étais fier de ma première soutane !

Sans bruit, je pénétrai dans la garde-robes de ma grande sœur, y fouillai à mon goût, et en ressortis vêtu d'un gilet noir tout neuf. Mais il me manquait encore quelque chose, car le Frère que j'avais vu précédemment portait, me semblait-il, un rabat blanc sur la poitrine. Une idée ! Je montai sur la chaise près de l'armoire, j'entrouvris la porte et, haussé sur le bout des pieds, je tirai un mouchoir d'une petite boîte. Maladroitement, j'en glissai un bout dans mon col de laine et laissai pendre l'autre extrémité en guise de rabat.

Ainsi accoutré, je me présentai hardiment à la cuisine. Hélas ! elle avait été longue ma pre-

mière PRISE D'HABIT et, dans l'intervalle, notre petite cuisine s'était remplie de visiteurs. A leur aspect, je devins rouge comme une pivoine et m'enfuis précipitamment, non sans avoir remarqué le regard courroucé de ma grande sœur. Imaginez donc : son gilet neuf !

Le soir, au coucher, maman me demanda pourquoi je m'étais ainsi habillé de noir. "J'aimerais cela avoir une soutane, un col blanc et un chapeau noir comme M. le Curé ou le Frère qui est venu ici l'autre jour", répondis-je en mon langage naïf.

Ma bonne maman, comme Marie, la Mère de Jésus, garda profondément ces paroles dans son cœur tout débordant d'affection pour moi : elle pria bien fort pour qu'un jour se réalisent mes désirs d'enfant.

Aujourd'hui, cette maman chérie éprouve l'immense bonheur de voir son bien-aimé fils à la veille de se donner complètement à Dieu dans la belle Congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne.

Armand Labbé, 15 ans,
Juvénat N.-D. du St-Laurent.

Cité de Lévis
St-Romuald, P. Q.



Notre ami, Guy Laviolette, nous envoie cette photo de sa nouvelle résidence, connue désormais sous le nom de Notre-Dame-du-Saint-Laurent, Saint-Romuald (Lévis) et dont il vient de prendre possession avec une cinquantaine de juvénistes venus de La Pointe-du-Lac. "Quels chanceux !" dites-vous.

J'AI GASPILLE sa vocation



I^{er} TABLEAU. — A l'école X..., Montréal.

Emile B. est l'orgueil de son professeur, le Fr. P... Jamais celui-ci n'a eu d'élève plus pieux, plus aimable, plus appliqué.

La Semaine de la Vocation vient de se terminer à l'école de X..., et c'est Emile qui a montré le plus de générosité et d'attention pour les exhortations sur la vocation, l'assistance à la sainte messe, etc.

Notre-Seigneur ne l'appellera-t-il pas à son service dans le sacerdoce ou la vie religieuse ?... C'est la question que vingt fois par jour se pose le Frère P... Et pour obtenir à son Emile cette grande grâce, il fait chaque soir un chemin de croix dans la petite chapelle de sa communauté; il s'impose de secrètes mortifications; surtout il prie : "Bon Jésus, qui avez invité le jeune homme de l'Evangile, qui m'avez appelé moi-même à votre service, accordez à Emile la même grâce."

II^{er} TABLEAU. — Premières confidences

Il est quatre heures de l'après-midi. Les élèves de la 7^e année A défilent en rang près du bureau du Frère P..., disant à tour de rôle : "Bonsoir, mon Frère !"

Emile est resté à sa place et semble occupé à mettre de l'ordre dans son pupitre. Pure feinte ! Il a un secret à confier à son professeur et, pour cela, il veut être seul.

"Frère, le juvénat de La Pointe-du-Lac est-il bien loin ?

— Oui. Mais, pourquoi posez-vous une telle question ?

— Je voudrais être religieux comme vous.

— Depuis quand pensez-vous à cela ?

— Depuis l'année dernière; mais la Semaine de la Vocation m'a éclairé davantage. J'ai prié, j'ai communie tous les jours de la Semaine, et j'ai senti que je n'étais pas fait pour le monde.

— Vos parents vous trouveront peut-être trop jeune ?

— Oui; grand'mère surtout. Elle dit à papa et à maman que ce n'est pas un âge pour quitter sa famille et que ce n'est pas nécessaire d'entrer dans une communauté pour se sauver. Elle répète tous les jours à maman de ne pas me laisser partir. Elle pleure en disant cela.

— Dites à vos parents que le Frère Directeur et moi irons chez vous un de ces soirs. En attendant, tâchez de vous rendre digne, par votre piété et votre bonne conduite, de la grande grâce que le bon Dieu semble vouloir vous donner.

III^{er} TABLEAU. — Chez les parents d'Emile.

A l'heure convenue, ce dimanche soir de mars 1911, le Frère Directeur et le Frère P... parlent de pluie et de beau temps avec Monsieur et Madame B... dans leur riche salon de la rue Bordeaux. Tout au fond du corridor, assise près de la porte de la cuisine, la tête penchée vers le salon, la grand'mère fait de visibles efforts pour ne pas perdre un seul mot de la conversation.

Elle voudrait tant redire encore une fois qu'Emile est trop jeune pour quitter sa famille, que ce sont des idées d'enfant, mises dans sa tête par son professeur, qu'Emile peut assurer son salut dans le monde, etc.

Monsieur et Madame B. trouvent bien que grand'mère exagère un peu et qu'au fond, Emile aura choisi la meilleure part. Mais, comment se résigner à voir s'éloigner pour toujours un enfant de treize ans si docile et si pieux, qui est le soleil de leur foyer ?...

"Après tout, hasarde Madame B., en posant son regard maternel sur Emile, assis à son côté, c'est notre enfant; c'est donc bien juste que nous tenions à le garder avec nous.

— S'il entre en religion, Madame, reprend le Frère Directeur en souriant, c'est Dieu qui le gardera pour vous. Il sera bien gardé, croyez-moi, et il vous restera uni par sa vie de prière et par ses mérites, dont toute votre famille profitera.

— Depuis neuf ans que je suis religieux, souligne le Frère P., je n'ai pas manqué un seul jour de prier pour mes parents, — ce que je n'aurais probablement pu faire, si je m'étais établi dans le monde.

— C'est bien le cas pour moi, avoue tranquillement Monsieur B. : dans le monde on a si peu de temps pour prier ! On visite ses parents, mais on prie bien peu pour eux.

— Raison de plus, reprend le Frère Directeur, pour qu'un de vos enfants remplisse pour vous ce devoir de la prière.

— Mais il y a aussi l'âge, fait remarquer

Madame B... TREIZE ans ! Y pensez-vous ? C'est bien jeune pour se faire religieux. Il connaît si peu le monde.

— Madame, rétorque vivement le Frère Directeur, Emile ne revêtira l'habit religieux qu'à dix-sept ans. En attendant, il se préparera, au jувénat, à sa sainte vocation, par l'étude, la prière et la pratique des vertus, suivant les forces de son âge. Qu'a-t-il besoin de connaître les plaisirs et les folies du monde, si Dieu l'invite à s'en éloigner ? Qu'a-t-il besoin de se salir à la boue d'un monde que vous trouvez vous-même mauvais et vers lequel Emile ne se sent nullement attiré ? Pour voir si oui ou non on est fait pour le monde, faudra-t-il se plonger dans tous ses excès ?... Conseille-t-on à un jeune homme qui veut être, par exemple, commis de banque d'essayer d'abord de tous les autres métiers ?...

Monsieur B. avait paru très intéressé à la réplique du Frère Directeur. "Voilà qui est parlé, s'écria-t-il. Oui, c'est cela, c'est bien cela ! Pourtant, ajouta-t-il, un peu gêné : une autre objection vient de se loger dans ma tête en vous écoutant. La voici.

Je connais des jeunes gens qui sont sortis des maisons religieuses après y avoir séjourné un temps plus ou moins long. Qui sait si cela n'arrivera pas à notre garçon ?"

Le Frère Directeur s'attendait à cette objection.

— Il est vrai, répondit-il, que personne ne sait, excepté le bon Dieu, si Emile persévérera dans son idée. Il en est de même des milliers de garçons qui, chaque automne, s'inscrivent dans les collèges classiques et autres maisons d'éducation. Ils ignorent, — et leurs parents aussi — s'ils vont *"tenir"* jusqu'au bout. De fait, un certain nombre ne continueront pas. Leurs

parents s'y attendent ; ce qui ne les empêche pas d'offrir à leurs enfants la chance d'essayer. Pour se croire capable d'une profession, ne faut-il pas d'abord en faire un loyal essai ?...

Eh bien, c'est ce que font les jувénistes dans les jувénats, tout comme les séminaristes dans les séminaires et les collégiens dans les divers collèges.

D'ailleurs, avez-vous remarqué, Monsieur B., que pour deux enfants qui quittent le jувénat, il y en a 30, 40 et 60 qui y restent, qui y trouvent leur bonheur et qui remercient chaque jour le bon Dieu de les avoir appelés à cette vie de sainteté, d'apostolat et de véritable paix ?...

Il n'y avait rien à répliquer.

"Si Emile veut entrer au jувénat, dirent d'un commun accord Monsieur et Madame B., c'est son affaire ; nous ne l'empêcherons pas. Plus tard, il n'aura pas de reproche à nous faire."

Emile, qui avait tout écouté en silence, ne put refréner un sourire de bonheur. Le plus grand désir de son enfance allait donc se réaliser : il serait religieux ; il préserverait son âme des dangers du monde ; il marcherait vers le ciel par le chemin le plus sûr et le plus facile.

Mais il avait compté sans la grand'mère qui, tout au fond du corridor de la cuisine, multiplait des gestes de mécontentement et ronchonnait des mots comme ceux-ci : "Non, non, il ne partira pas ! Je ne veux pas et je l'en empêcherai bien..."

(à suivre)

Fr. B.





CLAUDE L'ORPHELIN

par Dollard des Ormeaux

V. — CHEZ LES ESQUIMAUX

Le voyage fut gai. Nous étions bien approvisionnés et le Père Caron connaissait la route pour l'avoir parcourue bien des fois. Le matin, lorsque l'endroit était favorable, le missionnaire célébrait la messe. Il avait avec lui un autel portatif et tous les accessoires voulus. Chemin faisant, il me montra les principaux répons de messe que j'appris à lire en latin.

Le Père vanta ma bonne mémoire et promit que, dans quelques mois, je serais presque aussi avancé que les garçons de mon âge.

A notre arrivée à la mission, le Père Martel accourut au-devant de nous. Ma présence l'intrigua, d'autant plus que je portais l'uniforme des cow-boys de l'Ouest.

— Je me suis enrichi d'un servent de messe, dit le Père Caron, en riant.

L'autre éclata de rire lui-même et crut à un de ces bons tours que lui jouait parfois son confrère. Pour convaincre le Père Martel, je dus lui raconter toute mon histoire.

Je passai quatre mois à la mission; quatre mois où j'ai peut-être appris autant que si j'avais fréquenté l'école durant deux années. Le Père Caron m'enseignait le français et les éléments de latin; le Père Martel me donnait des leçons d'anglais et d'arithmétique. Désireux comme j'étais de m'instruire, je me montrai élève studieux et docile. Mes professeurs s'étonnèrent de mes rapides progrès.

— Si tu continues comme cela deux ans, me dit un jour le Père Caron, tu pourras entrer dans n'importe quel grand collège ou dans un séminaire. Malheureusement, le Père Martel et moi devons partir bientôt pour le Nord.

Je profitai bien des derniers jours qui me restaient. Le matin, je servais la messe; le reste de la journée, sauf de courts répit, j'étudiais.

Un jour je reçus une visite qui me causa un vif plaisir. Jack avait tenu sa promesse. Parti seul du ranch du chef Caribou avec un attelage de chiens, il s'était rendu jusqu'à la mission dans l'espoir de me revoir et aussi de recevoir les sacrements. Notre entrevue fut délicieuse. Avant son retour, le Père Caron vint nous trouver et me dit :

— Tu sais que je pars pour le pays des Esquimaux. Quant à toi, il faudra retourner au ranch avec Jack.

Je regardai mon ami.

— Aimes-tu bien cela avec les Pères ? me demanda-t-il.

Mes yeux mouillés de larmes furent ma seule réponse.

— Père, m'écriai-je, je voudrais aller avec vous chez les esquimaux.

— C'est impossible, mon petit. La vie est trop dure par là et tu ne pourras supporter les rigueurs du froid.

— Père, emmenez-moi. Je vous servirai la messe, je vous aiderai.

Pendant ce temps, Jack, songeur, se taisait. Après un moment de réflexion, il demanda :

— Puis-je vous accompagner à titre de serviteur ? Le chef Caribou m'en a donné la permission.

— Ce serait un grand plaisir et un secours pour moi, Jack; mais je ne veux pas t'imposer ce sacrifice. Retourne au ranch avec Claude. J'irai vous voir à mon retour.

— Père, m'écriai-je, Jack et moi nous voulons aller avec vous.

Le missionnaire, tout ému, nous embrassa tour à tour.

— Que Dieu vous bénisse, mes enfants, et vous récompense de votre générosité en vous rendant à tous deux vos parents.

Ma joie était si grande de rester à la fois avec le Père Caron et avec Jack que je ne songeais pas aux risques qui m'attendaient dans la compagnie du missionnaire.

Nous étions dans la saison rigoureuse. Au dehors, c'étaient la neige et le froid. En hiver, dans ces régions du Nord-Ouest, seuls les traîneaux tirés par des chiens servent de moyen de locomotion. Avec notre attelage bien en forme, et des provisions pour quinze jours, nous partîmes... en route pour le Nord-Ouest.

Tout alla bien les premiers jours. Le Père avait disposé son itinéraire de telle sorte que nous rencontrions, vers le soir, un petit groupe d'habitations où nous passions la nuit. Le missionnaire restait un ou deux jours à chaque campement indien. Durant ses heures de loisirs, il continuait à me donner des leçons de français et de latin.

Parfois aussi, je partais avec Jack en excursion de pêche ou de chasse. L'un des Esquimaux nous servait de guide. Raquettes aux pieds et fusils en bandoulière, nous cheminions quelque temps dans la plaine, puis nous contournions la lisière du bois. Comme les lièvres abondaient, nous revenions rarement sans capture.

Un jour, m'étant aventuré plus loin, je vis venir vers moi un animal étrange qui, debout sur ses pattes de derrière, me parut plus haut qu'un homme. Mort de peur, je criai : "Au secours !"

Jack se trouvait à peu de distance. Il accourut et me dit de me cacher derrière lui.

— C'est un ours blanc ! ajouta-t-il.

L'animal s'avancait la gueule béante. Il n'était plus qu'à dix pas. Mon ami épaula son fusil. Deux coups de feu retentirent. L'ours, atteint à l'épaule, chancela un moment, puis continua sa marche vers nous. Je crus que nous étions perdus. Jack n'eut pas le temps de recharger son fusil. Il saisit son couteau de chasse et, au moment où l'animal allait se jeter sur lui, il le lui lança à la gorge. La lame s'enfonça jusqu'au manche et le sang jaillit.

L'ours blessé s'affaissa. Deux autres balles l'achevèrent. C'était une bête énorme à fourrure blanche. La gueule entr'ouverte laissait apercevoir des crocs qui auraient pu me broyer en deux bouchées.

Notre compagnon, qui s'était éloigné, entendant les coups de feu, accourut sur les lieux. Il félicita Jack de sa réussite.



L'ours blanc, dit-il, est un animal dangereux. Il faut s'en méfier. C'est le plus vorace des animaux du nord. Il flaire la chair humaine à distance et attaque l'homme.

— Comment as-tu fait, demandai-je à Jack, pour lui enfoncer à distance ton couteau dans la gorge ?

— C'est un métier que je pratique depuis longtemps.

J'avais remarqué, en effet, pendant mon séjour au ranch, comment les cow-boys s'exerçaient à viser une cible avec leur couteau.

Un instant indécis, mes deux compagnons résolurent de dépecer l'animal trop lourd à transporter. Ils le dépeçèrent soigneusement de sa fourrure et mirent sa tête dans un sac. Quant à moi, j'étais aussi fier que si j'eus moi-même tué l'animal. Au retour je ne manquai pas de relater la scène aux Esquimaux qui firent tous leurs efforts pour retenir Jack parmi eux.

— Nous allons partir bientôt à la chasse, dit le chef, et tu nous seras d'un grand secours.

— J'ai promis d'accompagner le Père dans sa tournée, répondit mon ami, et je serai fidèle à ma promesse. Qui sait si je ne lui serai pas utile un jour ou l'autre ?

Jack avait dit vrai. Il allait prochainement nous sauver la vie, grâce à son habileté, à son endurance et à son sang-froid.

Nous voyagions déjà depuis trois semaines, lorsque le Père nous annonça que notre prochaine course serait un peu plus longue. Nos chiens, qui s'étaient reposés longuement, ne demandaient qu'à partir, et nous aussi. Chaudement habillés, la perspective d'un trajet un peu plus long ne nous effrayait plus.

(à suivre)



Dans toute l'acception du mot, Paul Aubry était un mauvais sujet. N'ayant plus de père, le méchant enfant profitait de la bonté souvent trop grande d'une mère qui ne peut se décider à sévir, surtout quand elle n'a qu'un fils. Et il ne se passait pas de jours sans qu'on vint se plaindre de quelque nouveau méfait commis par lui.

Successivement, Mme Aubry l'avait mis dans plusieurs pensions, mais chaque fois on l'avait priée de venir le reprendre.

— On ne pouvait garder, disait-on, un élève aussi dissipé, qui était un mauvais exemple pour tous ses camarades.

Et elle s'était vue contrainte de lui faire continuer ses études à la maison, avec des professeurs qui, loyalement, avouaient qu'ils volaient leur argent, tant Paul faisait peu de progrès.

Dès qu'il n'était plus sous leur surveillance, laissant aussitôt de côté livres et cahiers, il s'échappait, en quête de quelque vilain tour à jouer aux voisins. Les pauvres animaux eux-mêmes étaient ses victimes, et plus d'un chien, plus d'un chat avaient eu à souffrir de sa cruauté. On eût dit véritablement qu'il était atteint du génie du mal.

Un soir, comme il était assis près de sa fenêtre, il entendit dans la rue une voix tremblante qui disait :

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle !

Il se pencha, et vit, éclairé par la faible lueur d'un réverbère, un mendiant, à côté duquel un chien faisait le beau, tenant dans sa gueule une sébile.

Il tombait de légers flocons de neige, et la rue était déserte, car, par ce froid, personne ne tenait à s'aventurer au dehors.

Paul regarda curieusement le pauvre homme qui paraissait grelotter sous ses haillons, pendant que son bon chien remuait ses pattes de devant comme pour saluer les passants... hélas ! absents.

L'enfant alors ouvrit le tiroir de sa commode, et, après y avoir pris une pièce de monnaie, quitta sa chambre et descendit en courant dans la rue.

Allait-il donc faire l'aumône, lui qui jamais n'avait eu compassion d'aucune douleur ? Cependant, il avait un mauvais sourire, qui n'était pas celui qu'on a quand on va faire une bonne action.

Le pauvre, en entendant le bruit des pas, renouvela sa prière :

— Ayez pitié d'un aveugle !

Paul, afin qu'elle sonnât plus fort, fit tomber de haut sa pièce dans la sébile.

— Tenez, mon brave homme, dit-il, voilà deux francs !

— Merci de votre charité, mon bon Monsieur, et que Dieu vous la rende ! fit le pauvre d'une voix reconnaissante.

Et, s'adressant à son chien, qu'il caressa :

— On allait se coucher tous les deux sans manger, mon vieux, mais grâce à ce bon monsieur, tu vas pouvoir partager mon souper. Remercie-le bien.

Et l'intelligent animal, obéissant à son maître, agita de nouveau ses pattes en signe de remerciement.

Mais, en regardant le mendiant s'en aller tout joyeux, le méchant enfant éclata de rire.

— Je voudrais bien être là quand il voudra payer sa nourriture avec mon jeton qui ne vaut rien ! se dit-il. Comme je m'amuserais !

Et se frottant les mains :

— C'est qu'on est capable de l'arrêter !... quel malheur que je ne puisse pas le suivre !... Il va être l'heure de dîner. Oh ! tant pis si je rentre un peu en retard ! Maman me pardonne si facilement !

Et il partit en courant.

Comme l'aveugle ne marchait pas vite, il n'eut pas de peine à le rattraper. Bientôt celui-ci entra dans une boulangerie. Alors, de la rue, l'enfant le regarda, impatient de savoir ce qui allait se passer, ou plutôt désireux qu'on chassât le pauvre. Et voici ce qu'il vit à travers le carreau :

Le mendiant se fit donner un pain de deux livres en montrant fièrement sa pièce, pour



faire voir qu'il avait de quoi payer, puis, s'approcha du comptoir. La caissière, ayant examiné la pièce, la lui jeta avec colère à la figure, en invectivant le pauvre homme qui, dans sa surprise, leva vivement les bras, puis, secouant la tête d'un air désespéré, reposa lentement, comme à regret, son pain sur le comptoir. Après quoi, toujours conduit par son chien, qui semblait avoir compris, car il allait les oreilles basses, il sortit en essuyant furtivement ses yeux pleins de larmes. Mais, une fois dans la rue, croyant n'être plus vu de personne, il se mit à sangloter.

Alors, tandis que le chien entendant pleurer son maître lui léchait les mains comme pour le consoler, le mendiant dit d'une voix désespérée :

— Mon pauvre Médor, je pensais que j'allais si bien te régaler ce soir ! Est-il cruel celui qui m'a donné cette pièce fausse parce que mes yeux ne voient plus ! Allons, qui dort dine ! Partons vite nous coucher, car, si comme moi tu as faim, tu dois aussi avoir bien froid.

Paul, malgré son manque de cœur habituel, se sentit tout troublé. Une voix intérieure lui disait :

— Pourquoi as-tu commis cette mauvaise action ? Dieu te voit et te juge en ce moment. Prends garde qu'il ne te punisse comme tu le mérites. Tu es gâté, tu n'es privé de rien, mais un jour peut-être, toi aussi tu auras faim, et tu comprendras quelle est la souffrance qu'a endurée ce malheureux, ta victime.

Cependant, il restait encore hésitant. La honte le retenait. Mais, tandis qu'il regardait s'éloigner le mendiant, vint spontanément à ses lèvres cette phrase du NOTRE PERE, que sa mère lui faisait réciter matin et soir : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien." Alors, très ému, il comprit enfin la sublime prière et, repentant, il rejoignit le pauvre qui, sans forces, marchait à tout petits pas.

— Venez avec moi, mon brave homme, lui dit-il, en changeant sa voix pour n'être pas reconnu. Ma mère habite tout près, et elle va vous donner une bonne soupe qui vous réchauffera.

Et, pour le décider, il l'entraîna doucement, en lui prenant le bras.



Quand Mme Aubry vit arriver son fils accompagné d'un aveugle, elle eut d'abord un mouvement de surprise bien naturel. Mais Paul, tout de suite, lui ayant courageusement avoué sa vilaine action, lui dit le désir qu'il avait eu de la réparer. Et pendant que, tout heureuse de constater les bons sentiments dont se montrait animé l'enfant, la charitable dame donnait à manger au mendiant, en le régaland de friandises auxquelles il était si peu habitué, Paul alla chercher sa bourse pour la vider dans sa main.

Médor lui-même n'avait pas été oublié. Ce jour-là fut pour lui aussi un jour de fête, car, depuis bien longtemps, il ne lui avait pas été donné d'être gâté avec une bonne assiettée de viande, suivie d'un morceau de sucre croqué avec délices.

Aujourd'hui, Paul est devenu un enfant modèle. Bon chrétien, très travailleur, il donne toute satisfaction à sa maman, et Mme Aubry, à juste titre, est fière de son fils.

LE CONCOURS DE TOTO

Ce concours qui consistait à retrancher 9 de 6, 10 de 9 et 50 de 40, pour trouver 6 comme résultat, a intéressé un très grand nombre de lecteurs et lectrices de "L'Abeille". Une certaine école nous a même fait parvenir trois fois plus de concours qu'il ne s'y trouve d'abonnés. C'est qu'il y avait là de l'enthousiasme. La solution était assez simple, comme on peut en juger :

SIX IX XL
- LX - X - L

S I X

Hourrah ! pour Toto et les concurrents qui ont trouvé la réponse : Jean-Guy Brodeur, Roch Charbonneau, Luc Dupré, Alfred Genest, de Granby ; Madeleine Magnan, de Halleybury ; Angèle Crête, des Grandes-Piles ; Marthe Desjardins, de St-Jérôme ; Normand Bernier, de St-Hyacinthe ; Diane Drolet, de St-Sylvestre. Le sort a favorisé : Alfred Genest, Diane Drolet et Madeleine Magnan. Nos meilleurs félicitations à ces favoris.

Le courrier de L'Abeille

STANSTEAD. — "Merci à 'L'Abeille' de nous ouvrir ses colonnes. J'en profite pour lui dire que nulle revue n'est plus populaire ici. Jugez-en par les chiffres suivants: notre école ne compte que 61 élèves inscrit, dont 47 seulement de la 4^e en montant, reçoit 120 exemplaires par mois. Avez-vous une autre école qui possède un tel record? (Fr. Elie, directeur).

Non, chers amis de Stanstead, aucune école ne vous bat encore; vous avez pris une si forte avance. Mais comme je serais heureuse de voir d'autres écoles marcher sur vos traces et vous rejoindre, si possible. ('L'Abeille').

RIVIERE-DU-LOUP. — "Votre 'Abeille' est si intéressante qu'à son arrivée mes élèves qui ne peuvent s'y abonner, regardent leurs camarades avec de gros yeux d'envie." (E. Boucher, inst.).

L'envie est un si vilain défaut que vos élèves "chanceux" devraient essayer de le faire disparaître de votre classe. Pourquoi les plus fortunés ne s'arrangeraient-ils pas pour offrir à leurs camarades un abonnement à 'L'Abeille' en guise de cadeau de Noël? ('L'Abeille').

SAINT-OURS. — "Votre 'Abeille' est de plus en plus intéressante. La preuve?... Les élèves de nos hautes classes qui ne s'étaient pas abonnés en septembre se sont empressés de le faire à l'arrivée du numéro d'octobre. Nous avons maintenant 60 abonnés pour 51 élèves de la 4^e année en montant. (Le Dir.).

On voit que vos élèves ont l'esprit pratique et ne veulent pas se laisser imposer; mais quand ils se sont rendus compte de la valeur de la marchandise qu'on leur présente ils savent l'apprécier à sa valeur.

OUTREMONT. — Mon Révérend Frère. — Je ne saurais m'empêcher de vous dire combien 'L'Abeille' est intéressante. Ses histoires si bien choisies nous amusent et nous réconfortent. (Sr M.-L. du Carmel).

MONTMORENCY. — Voulez-vous savoir si 'L'Abeille' intéresse notre jeunesse écolière? Jugez-en d'après la progression suivante: en septembre 1943 'L'Abeille' ne comptait ici que 6 abonnés; en juin 1944, elle en avait 28, et cette année nous avons débuté avec 50 abonnements. N'est-ce pas magnifique pour une école qui ne compte pas 100 élèves? (Sr M. Thérèse).

Mes plus sincères félicitations aux maîtresses et élèves qui apprécient ainsi le miel que 'L'Abeille' leur apporte chaque mois. ('L'Abeille').

EVECHE DE ST-HYACINTHE. — Mon Révérend Frère, vos 'Abeilles' reliées nous sont arrivées en très bonne condition. Merci de nous avoir fait parvenir de si beaux volumes à si bon marché. (Gaston Girouard, prêtre-secrétaire).

GRAND'MERE. — "Mes plus sincères félicitations à 'L'Abeille' pour sa belle tenue et son intérêt toujours croissant. Depuis plusieurs années déjà je suis une de vos lectrices assidues. J'en ai conservé tous les numéros. Je suis à me monter une bibliothèque et je vous assure que je ne changerai pas mes collections d'Abeilles pour les plus beaux volumes que l'on pourrait m'offrir. (Mlle Garceau, élève de 9^e année).

A mon tour de vous féliciter, Mlle Garceau, de cet intérêt que vous portez à 'L'Abeille'. J'espère que vous permettrez à vos amies d'admirer et de goûter vos beaux volumes et que vous leur communiquerez le désir de posséder un semblable trésor.

JOLIETTE. — M. le Directeur. — J'accuse réception du magnifique volume relié de 'L'Abeille'. Je suis la plus heureuse d'avoir pu me le procurer et je ne cesse de le montrer à mes amies qui, comme moi, le trouvent merveilleux. (Thérèse Forest).

— Merci, Mlle Thérèse; vous avez bien mérité ce prix par le vif intérêt que vous portez à 'L'Abeille' et les 20 abonnements que vous lui avez trouvés parmi vos compagnes. Puissiez-vous avoir de nombreuses imitatrices.

Puisque 'L'Abeille' reliée suscite de tels témoignages en sa faveur, pourquoi ne pas le donner en récompense à la fin de l'année? Sa belle présentation, son prix relativement modique, en feront le prix d'honneur le plus apprécié. Celui-ci n'ira pas, comme tant d'autres, finir ses jours au fond d'une armoire ou d'une malle, après avoir encombré quelque temps un meuble du salon.

Il existe deux formats de 'L'Abeille': le PETIT, comprenant les 15 premières années, de 1925 à 1940, et le GRAND, qui comprend les 4 dernières années, de 1940 à 1944. Les premiers se vendent 75¢ chacun et les autres \$1.00.

Cette collection devrait figurer dans toute bibliothèque scolaire et elle intéressera toujours les enfants, quel que soit leur âge. Si vous ne la possédez pas, hâtez-vous de la demander, car plusieurs années s'épuisent vite.

ARMAND LA VERGNE

Chevalier sans peur et sans reproche

par GUY LAVIOLETTE

Audace inouïe

Né au village d'Arthabaska, en 1880, Armand La Vergne s'affectionna beaucoup au **pays des roseaux**, comme il l'appelle, et passa son enfance en longues courses à travers la forêt. Elève au séminaire de Québec, il se tint dans un juste milieu, ordinairement dans les dix premiers de sa classe, et rarement le premier. Toujours en guerre avec les mathématiques, il nourrissait une véritable passion pour la lecture, la lecture de l'histoire surtout. Après avoir étudié l'anglais à l'Université d'Ottawa, et le droit à l'Université Laval, il se vit désigné à vingt-quatre ans, pour représenter le comté de Montmagny au Parlement Fédéral.

Dès 1906, l'audacieux député propose à la Chambre législative une loi devant reconnaître les droits du français dans les services d'utilité publique ou de l'Etat. Non seulement La Vergne ne trouva pas le nombre de députés suffisant pour demander le vote, — il en faut cinq — mais ses adversaires politiques entreprirent une violente campagne de presse pour couvrir de ridicule le malheureux qui osait appliquer dans les ressorts de notre vie nationale, l'esprit et la lettre du pacte de 1867, et réclamer, en conséquence, **des timbres-poste et de la monnaie bilingues**.

L'A. C. J. C. F. à la rescousse.

Une nouvelle association, la Jeunesse Catholique Canadienne Française, adopta comme point de son programme cette importante question des droits du français. Enthousiaste et désintéressée, comme la jeunesse elle-même, elle partit un vaste mouvement de pétitions et recueillit pas moins de **un million sept cent mille** signatures. On pria La Vergne comme de raison, de déposer à la Chambre des Communes cette lourde supplique, la plus considérable, bien sûr, depuis la fondation du Parlement canadien. Il fallut requérir les services de sept pages de la Chambre pour la porter au pupitre du greffier. Cette requête, qui portait un grand nombre de signatures anglaises, ne connut guère plus de succès que les discours de La Vergne, et dut s'ensevelir sous les combles, tandis que les sourires moqueurs et les plaisanteries circulaient dans l'enceinte parlementaire, à l'adresse de celui que plusieurs traitaient de **jeune fou**, tout simplement.

Notre fier paladin allait-il se décourager? Pas du tout. Fortement soutenu par un autre patriote bien connu, Henri Bourassa, il combattit et ferrailla pendant trente ans, sans jamais céder un pouce de terrain. Mais s'il porta de rudes coups contre l'immigration, contre la par-



Armand LA VERGNE (1880-1935)

ticipation du Canada aux guerres de l'Empire... il en reçut de vilains aussi, puisqu'il lui fut un jour possible de monter une vitrine avec sa collection de cailloux, de tessons de bouteilles, de lettres anonymes, de fragments de briques, souvenirs de sa carrière politique!

Sans peur...

Briques de Saint-Roch, cailloux de Montmagny, flacons de Montmorency, rien ne l'empêcha de continuer à supplier le Parlement fédéral et l'élément anglo-saxon de suspendre cette espèce d'ostracisme dont souffraient nos compatriotes de l'Ouest et de l'Ontario. Sous prétexte qu'il fallait peupler notre pays, le gouvernement fédéral ouvrait toutes grandes ses portes à l'immigration étrangère. Et tandis que les pays d'Europe pouvaient nous envoyer leur surplus de population, — sauf les pays de langue française, cependant! — l'assistant sous-ministre de l'immigration, M. Evans, déclarait à Liverpool qu'il fallait noyer au Canada l'élément de langue française, et que l'immigration seule y réussirait. La Vergne et son chef, Bourassa, protestèrent bien haut: "L'élément français est la pierre angulaire du pays; il sera le dernier pénétré par les doctrines délétères (du communisme). Agir autrement, pour l'affaire de certains spéculateurs sans âme ni patriotisme, serait vendre notre droit d'aïnesse pour un triste plat de lentilles".

Le Canadien-Français lit-il ?

Pourquoi cette question, me direz-vous, surtout aux Lecteurs de l'ABEILLE ? Parce qu'elle est des plus importantes pour l'avenir et le relèvement de notre race chez nous, dans notre propre pays.

Nous nous plaignons souvent que notre élément n'a pas au Canada, ni même dans la province de Québec, les places auxquelles son nombre lui donne droit et nous ne nous gênons pas pour crier bien haut à l'injustice. Ce sujet pourrait donner lieu à bien des discussions et des controverses.

C'est un fait constaté : nous n'occupons pas toutes les places importantes que nous devrions, non seulement dans le gouvernement et les diverses branches du service civil, mais encore dans le commerce et l'industrie. Mais, avant de jeter la pierre aux autres, n'y aurait-il pas lieu de faire un petit examen pour voir s'il n'y a pas de notre faute et si nous ne devrions pas nous frapper la poitrine et nous en prendre à notre propre insouciance, à notre trop peu d'ambition qui nous fait nous contenter habituellement et trop facilement des positions de second ordre ?

Une chose est indéniable : le Canadien-français est bien doué intellectuellement ; il a une adresse surprenante pour tous les métiers et une merveilleuse faculté d'adaptation aux situations les plus diverses. Pourquoi alors ne le trouve-t-on pas en plus grand nombre dans les hautes sphères de la société ?

Une des réponses les plus justes que l'on puisse faire est celle-ci : Trop de nos jeunes sont sans ambition ; ils s'acquittent vaillamment de leurs devoirs journaliers ; ils ont grand'hâte de quitter les bancs de l'école pour gagner quelques sous ; ils sacrifient ainsi leur avenir au présent.

Pendant qu'un grand nombre de jeunes gens des autres races qui nous environnent consacrent, emploient les jours de leur jeunesse à fréquenter les universités, les Ecoles des Hautes-Etudes, les Ecoles Techniques, ou les autres cours spécialisés qui préparent aux postes de commande dans la finance, l'industrie et le commerce, la plupart de nos jeunes dédaignent les livres après un cours des plus primaires. Beaucoup préfèrent le sport aux études et se contentent d'une position de deuxième ou troisième ordre. Etre rond-de-cuir dans un bureau, avec un salaire de famine, sans même la perspective d'un avancement ou d'une amélioration sensible de leur condition, suffit trop souvent à leur petite ambition.

Aussi lorsque des positions lucratives sont

offertes au public, les aspirants canadiens-français sont trop peu nombreux, et parmi ceux qui se présentent, plusieurs n'ont pas la formation et la préparation directe requises. Ensuite, si ces places échoient à d'autres, on criera volontiers au manque de justice et de fair-play ; c'est plus commode et moins humiliant que de se frapper la poitrine et d'accuser son insouciance et son manque de préparation.

Voulons-nous, chers Lecteurs, jouer un rôle important dans notre pays ? Sachons le vouloir sérieusement et préparons-nous-y en poursuivant nos études aussi loin que nous le pouvons. VOULOIR c'est POUVOIR. Le vrai mérite finit toujours par s'imposer et arriver au but. La plupart de nos grands hommes ont eu des origines modestes. Ils sont parvenus au premier rang à force d'étude, de travail et de persévérance.

Imitons-les, et comme la lecture est la clé de toute instruction, consacrons-y une bonne partie de nos loisirs. Les bons livres sont nos meilleurs amis. Recherchons leur compagnie ; ils nous en récompenseront par l'agrément qu'ils nous procureront et par les connaissances pratiques qu'ils nous communiqueront.

Des statistiques, vieilles de onze ans, publiées en 1933, établissent comme suit le nombre de lecteurs fréquentant les diverses bibliothèques des neuf provinces du Canada :

	Lecteurs enregistrés	pourcentage
Ile du Prince-Edouard	4,271	26.5%
Nouvelle-Ecosse	14,468	11.7%
Nouveau-Brunswick	22,999	26.1%
Québec	24,189	2.4%
Ontario	761,792	35.4%
Manitoba	50,841	19.3%
Saskatchewan	63,206	37.3%
Alberta	64,995	30.3%
Colombie Canadienne	94,103	25.8%

En 1935, un autre relevé établissait que tandis qu'en Californie, E. U., la circulation des livres était de 9.1 volumes par tête et par année, Québec arrivait encore au dernier rang avec seulement 0.4 volume par tête. Ce n'est certes pas à notre honneur. Il est à souhaiter que les prochaines statistiques accusent une amélioration sensible.

Faisons des vœux, et insistons pour que nos autorités provinciales, municipales et scolaires aident, dans toute la mesure du possible, à l'organisation de bibliothèques où notre jeunesse et nos ouvriers trouveront tous les ouvrages qui leur aideront à se perfectionner dans leurs divers métiers.

En attendant la réalisation de ces vœux, lisons attentivement l'ABEILLE. Elle nous procurera toujours une lecture saine, édifiante et intéressante.

GARE AUX LIVRES REPUTES

"LES MEILLEURS VENDEURS"

Le public est toujours sensible à la réclame jusqu'à ce qu'il en devienne la victime. Que de choses on achète inutilement sous l'effet de ces réclames et qu'on regrette bientôt après !

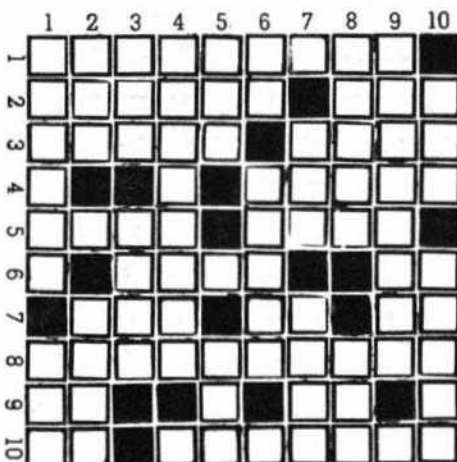
Dernièrement une société décidait de dépenser CENT MILLE dollars pour faire de la réclame à deux livres. Quelle peut bien être la valeur de ces livres qu'il faut lancer à si grands frais ? Il est à craindre qu'ils ne contiennent un poison plus ou moins déguisé destiné à corrompre la jeune génération.

Les catholiques surtout doivent se tenir en garde contre ces ventes "à haute pression"; autrement ils risquent d'accumuler des livres qui empoisonneront plus tard la vie de leurs enfants.

Il est toujours prudent de consulter les revues qui font la critique des livres ou les catalogues qui en indiquent la valeur morale et la catégorie des lecteurs auxquels ils sont destinés.

La brochure "Lectures et Bibliothèques", publiée par "FIDES", 3425, rue Saint-Denis, Montréal-18, rendra les plus grands services à tous ceux qui s'occupent de livres et de bibliothèques. 80 pages, 35¢. (par la poste .40).

Mots croisés



HORIZONTALEMENT :

1. Endroit préparé pour le patinage. — 2. Indispensable au bon canotier; affirmation nette. — 3. Le globe que nous habitons; petit pronom familier. — 4. La plus grande figure de l'Ancien Testament, dont le nom signifie "Sauvé des eaux". — 5. Plantigrade sauvage, un peu massif; inscription vue sur une croix. — 6. Mois aimé de tous, mois de voyage et de liberté; note de musique. — 7. Brin de métal, de soie, de coton; ile près des côtes de France; indéfini. — 8. Dévotement, avec piété. — 9. La ronde des quatre saisons; préfixe le plus souvent négatif. — 10. Conjonction d'exclusion; lever, tenir droit.

VERTICALEMENT :

1. Chef d'une entreprise importante; partie d'un vêtement, même d'un mur. — 2. Salutation angélique; mis pour achevé, terminé. — 3. Exercice de précision et d'adresse; poisson de mer plat, très apprécié. — 4. Indécis, hésitant. — 5. Un grand patriarcat; certain. — 6. Désigne tout le monde et personne; coiffure de cérémonie que portent les évêques. — 7. Haut ou bas, il doit toujours être juste; mis en circulation. — 8. Pratiquer la macération des plantes textiles; légumineuse. — 9. Ob tenu; nom de l'un des douze apôtres. — 10. L'Australie en possède une grande; préposition latine signifiant entre.

REPONSES AUX MOTS CROISES DE DECEMBRE

HORIZONTALEMENT :

1. Patinoire. — 2. aviron, oui. — 3. terre, tu. — 4. Moïse. — 5. ours, Inri. — 6. août, mi. — 7. fil, ré, on. — 8. pieusement. — 9. an, ir. — 10. ni, dresser.

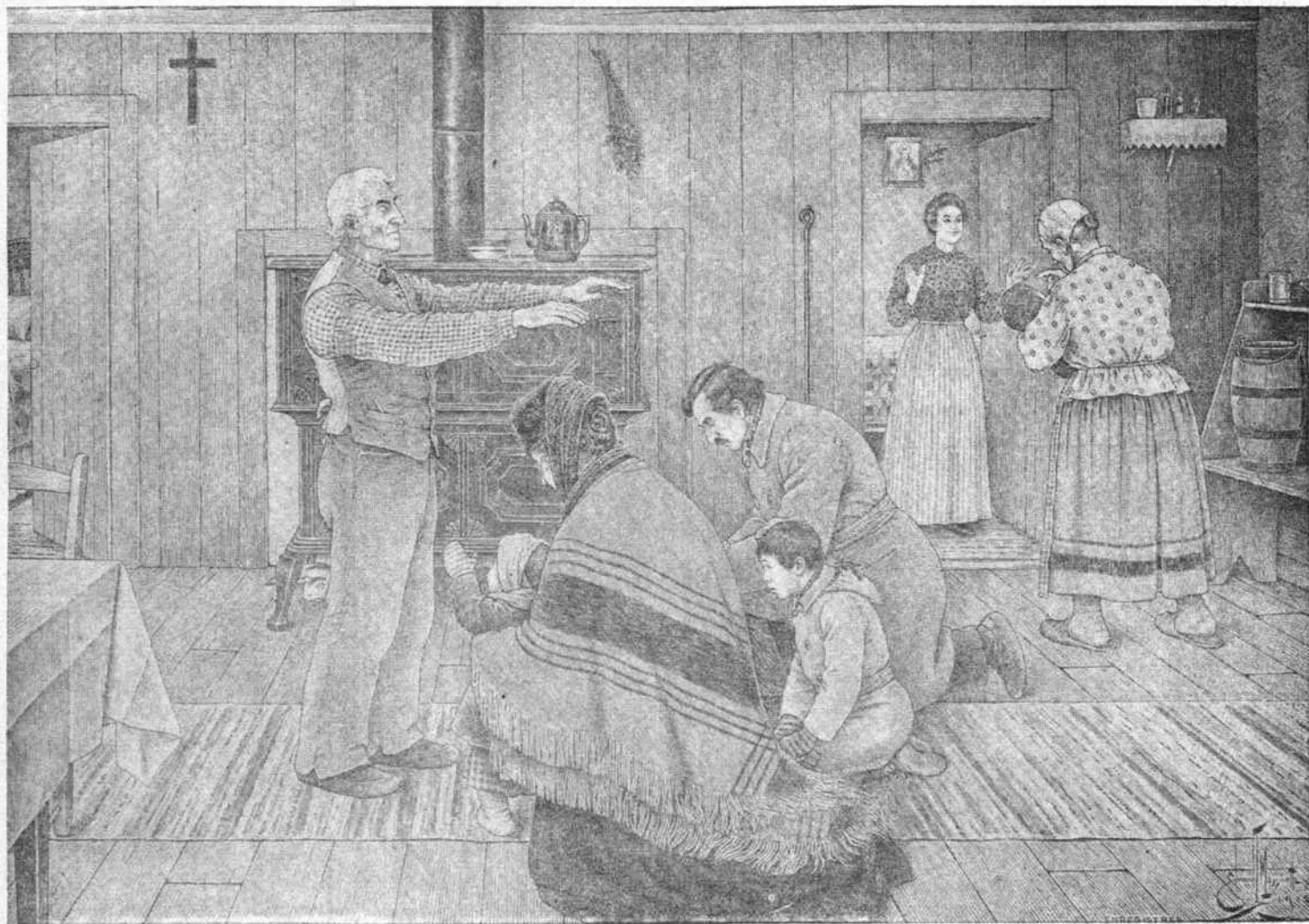
VERTICALEMENT :

1. Patron, pan. — 2. avé, fini. — 3. tir, raie. — 4. irrésolu. — 5. Noël, sur. — 6. on, mitre. — 7. ton, émis. — 8. rouir, ers. — 9. eu, Simon. — 10. He, inter.

MOTS EN LOSANGE.

1. Le commencement de calice. — 2. On en trouve beaucoup au Canada. — 3. Une belle fleur du printemps. — 4. Carnet où, quand on en a le temps, on inscrit des notes utiles. — 5. Manteaux sans manches, peu fragiles. — 6. Un participe mis pour placé. — 7. Vu deux fois dans énoncé.

Envoyez-nous la LISTE de vos mots croisés dans l'ORDRE où vous les aurez TROUVES en remplissant vos carreaux, et aussi VOTRE DESSIN.



La Bénédiction du Jour de l'An.

Belle tradition à conserver.